

ÉVEILLEURS de CONSCIENCE



DU MÊME AUTEUR

En accompagnant Robert Schuman
brochure 20 pages, disponible chez l'auteur
(Le Tinaillé des Chanuettes, F 71960 Prissé)
micheline.sentis@laposte.net

Le Lauzin, folie briançonnaise
2ème édition, L'Harmattan édit. Paris

En collaboration avec Charles Piguet

Ce Monde que Dieu nous confie
Préface du cardinal Franz König
Le Centurion éditeur, Paris 1979
(épuisé chez l'éditeur, encore disponible chez l'auteur)
Edition originale en italien, Ed. Paoline, Rome.
(Traductions en anglais, espagnol, portugais et coréen)

en 2012

l'Avenir était au-delà des Vagues
Caux 1946-1996
Caux Books

Éveilleurs de conscience

Ils ont changé ma vie

Avec en postface Schuman - 50 ans déjà

MICHEL J SENTIS

CAUX BOOKS

Première édition 2014 par Caux Edition

Caux Books
Rue du Panorama
1824 Caux
la Suisse

© Michel J Sentis

ISBN-10 2-88037-045-0
ISBN-13 978-2-88037-045-9
EAN 9782880370459 Michel Sentis, « Éveilleurs de consciences »

Conçu et mis en page dans 10.75pt Sabon par Blair Cummock

Imprimé par Imprimerie Pot, 78 Av. des Communes-Réunies,
1212 Grand-Lancy, La Suisse

Ce qu'il faut, c'est une école où s'apprend par initiation réciproque le comportement pratique entre les hommes, où les principes chrétiens s'appliquent et se vérifient d'homme à homme et parviennent à surmonter les préjugés et les hostilités qui séparent classes, races et nations.

Robert Schuman
1950, préface à *Refaire le Monde*¹
Recueil des propos de Frank Buchman

Cette école-là fut peut-être bien celle à laquelle je fus formé !
l'auteur : M.J.S

¹Voir p.84 le texte intégral de cette préface.

Qui sont-ils ?

1	Max et Sophie Lazard, pionniers d'action sociale	9
2	Dr. Frank N. D. Buchman, inspireur du Réarmement moral	17
3	Philippe Mottu, chef de file des Suisses créateurs de Caux	25
4	Maurice Mercier, syndicaliste, un des fondateurs de F.O.	33
5	Frère Roger Schutz, fondateur de la Communauté de Taizé	39
6	William Nkomo, fondateur de l' <i>African Youth League</i> , A.N.C.	45
7	Le cardinal Franz König, archevêque de Vienne, Autriche	51
8	Gabriel Marcel, penseur et philosophe français	57
9	Frederik (Frits) Philips, président du Groupe Philips, Eindhoven	63
10	Andrea Riccardi, fondateur, Communauté St Egidio, Rome	69
11	Elles aussi, a) Suzanne Herrenschildt de Strasbourg b) Diane de Watteville-Berckheim, l'hôtesse c) Irène Laure, militante, résistante, Marseille	73
	Schuman, Éveilleur de la Conscience Européenne	81

CHAPITRE 1

Max et Sophie Lazard

L'été 1948 terminé, le beau feutre noir du bicorne polytechnicien, que j'avais fièrement arboré pour accéder à des bals parisiens ou pour descendre les Champs Élysées le 14 juillet 1948, avait ouvert ses ailes et n'était plus qu'un chapeau de berger ornant à l'occasion mon chef. La page polytechnicienne de ma vie avait été tournée.

Dans le cours des études que j'avais faites au sein de cette illustre institution, je n'avais rien trouvé qui put assouvir la soif d'action sociale que j'éprouvais. Je souhaitais contribuer, d'une façon si minime fût-elle, à la transformation des rapports sociaux, dont je sentais l'urgente nécessité dans la vie nationale. Mes professeurs m'avaient ennuyé et je les avais écoutés juste assez pour être « polytechnicien ». Mon arrière-grand-père et deux de ses fils avaient déjà suivi la même filière, comme certains de mes oncles et cousins. L'un de ceux-ci appartenait à la promotion qui précédait la mienne.

Les études que j'avais dû faire pour réussir le concours d'entrée, m'avaient tenu éloigné des préoccupations nationales que les mots *capitulation*, *occupation*, *résistance*, *libération* avaient gravés dans l'âme des jeunes de ma génération.

Deux de mes proches camarades¹, qui avaient quitté le lycée parce qu'ils jugeaient que leur place était au service de la nation,

1. Jacques Pérard, sous-lieutenant de commando, tué le 14 avril 1945 en Forêt Noire, après avoir franchi le Rhin quelques jours plus tôt. Robert Galmiche, originaire de Nancy, tué dans les Vosges en automne 1944. tous deux camarades du Lycée du Parc à Lyon.

10 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

étaient morts fauchés à vingt ans. Sous le prétexte que je faisais des études, avais-je le droit de continuer d'être absent ?

Au moment où je franchissais pour la dernière fois la porte de l'École en 1948, une volonté inextinguible d'engagement m'étreignait. La nation était alors paralysée par des grèves ; la crise sociale qu'elle traversait s'aggravait. Au terme de ma scolarité, je refusai donc tous les postes que m'offrait l'Etat parce qu'ils ne correspondaient pas à mes aspirations du moment et je décidai d'obéir à celles-ci. Je voulais m'embaucher comme ouvrier dans une usine pour tenter de comprendre le problème de la France d'alors.

Je constatai vite que mon diplôme d'ancien élève de l'X était un sérieux handicap pour réaliser ce projet. Quel chef de personnel aurait osé permettre à un tel diplômé de se mêler de ses affaires, suffisamment compliquées à son avis ? Cependant, celui d'une usine de Lorraine, désolé de devoir m'éconduire mais jugeant mon option valable, offrit de me recommander à une de ses connaissances de la région parisienne, qui m'accepta.

Ainsi, le 1er octobre 1948, je commençai mon apprentissage dans une usine de mécanique à Nanterre. Je me trouvai une petite chambre à Neuilly. Tous les jours, souvent à cinq heures du matin, je gagnais Nanterre en bicyclette. Je n'eus aucune peine à me faire accepter de mes compagnons ; connaissant les usages des ateliers, qui assignaient au dernier embauché la tâche du nettoyage, je saisis en fin de semaine le balai, j'étais un des leurs.

En mars, un accident de bicyclette m'immobilisa pour trois semaines avec un gros hématome à la cuisse. Mon ami Didier, connu cet été là à une rencontre internationale, habitant Neuilly, vint me rendre visite. Il jugea que je ne pouvais pas rester seul dans cette chambrette, éclairée par une étroite fenêtre sur cour, sans personne pour m'aider. Il négocia avec ses parents, chez lesquels il habitait, que je puisse être accueilli dans leur villa.

C'est ainsi que je fus reçu pour ma convalescence par Max et Sophie Lazard, 8 rue Delabordère à Neuilly. Il y avait une déconcertante conjonction entre la générosité de leur hospitalité, la simplicité de leur quotidien, la régularité presque monacale de la vie familiale et, enfin, la grande fortune dont ils semblaient disposer.

Max Lazard appartenait à la famille fondatrice de cette maison de banque dont l'adresse à New-York, 2 Wall Street, disait tout. Quand j'avais annoncé à Didier, mon aîné de douze ans, mon intention de commencer ma vie active comme ouvrier, il m'avait encouragé dans cette voie et avait ajouté que son père avait fait une chose semblable.

Or l'homme qui m'accueillait était un intellectuel de haut niveau, semblant connaître le monde entier, qui me déconcerta par son extrême simplicité. Ce n'était pas lui seul qui m'accueillait, mais le ménage de Max et Sophie Lazard, car ils n'étaient qu'un.

Max Lazard, jeune homme, au retour d'un voyage autour du monde fait avec son frère, avait été envoyé par son propre père faire un stage dans la maison familiale de banque en Angleterre. Sa curiosité l'avait conduit à explorer le quartier londonien de l'« East-End », celui du port et des dockers. Il y avait découvert l'extrême misère que le chômage imposait alors parmi ceux-ci. Le « *settlement* » qu'avait ouvert le chanoine anglican Barnett comme lieu de rencontre et d'échange entre ces chômeurs et les étudiants l'avait attiré. Max Lazard demanda à devenir pensionnaire du *settlement*. Son père l'encouragea dans cette option.

Ce séjour à Londres devait fixer le cours de sa vie : il allait se consacrer à comprendre ce phénomène du chômage, qui était devenu une plaie mondiale créée par la révolution industrielle.

Max Lazard alla aux Etats-Unis, en Allemagne, dans divers pays d'Europe, pour mesurer la dimension de ce fléau. Disposant de ses propres moyens financiers, il embaucha de jeunes universitaires, à peine plus jeunes que lui, pour tenter de cerner ce problème tel qu'il se présentait dans différents pays et d'élaborer des solutions possibles. En 1912, il avait créé la première Ligue internationale contre le chômage dont il allait assurer le secrétariat général. C'est ainsi que commença de s'imposer l'idée d'une réglementation générale du travail pour ne pas laisser l'ouvrier seul à se défendre face à des entreprises qui devenaient à chaque bilan plus puissantes.

Max Lazard avait été fortement déçu quand, à la déclaration

12 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

de guerre en août 1914, il avait vu se disperser toute l'équipe internationale qu'il avait créée, chacun se retirant dans les frontières des problèmes de son pays.

Mais la passion qu'il avait insufflée à ces hommes se réveilla quand il fallut bâtir la paix. C'est ainsi que naquit en 1919 le B.I.T. (Bureau international du Travail), qui s'installa à Genève.

Quand on entre aujourd'hui dans l'immense édifice de l'O.I.T. (Organisation internationale du Travail) à Genève, s'impose à votre regard le fait que cette institution fut créée par Albert Thomas, l'homme politique qui réussit à faire triompher cette idée au milieu des discussions de Paix. Au ministère du Travail, rue de Grenelle, une plaque dans la cour rappelle le nom d'Arthur Fontaine qui fut le premier secrétaire général du B.I.T. Mais il avait fallu rassembler les bonnes volontés de toutes les écoles de pensées pour que cette aventure devînt une gloire de ce XXe siècle. Max Lazard en avait été un des humbles fédérateurs.

J'étais arrivé dans ce foyer en convalescence, j'allais y trouver un maître à penser. Max Lazard avait la discipline d'un parfait serviteur. Il se soumettait aux exigences de la mission qu'il s'était donnée. Chaque jour à 9h.30, il descendait à son bureau au rez-de-jardin de leur villa. Sa secrétaire l'y avait précédé, ayant déjà trié le courrier qui était parfois abondant. Il donnait les instructions qu'il jugeait utiles, puis dictait les réponses aux lettres. Sa secrétaire sortait avec sa machine portable et s'installait sur la table de l'entrée pour « taper » le courrier.

Elle laissait alors la porte ouverte du bureau, ce qui était le signal que Max Lazard était disposé à recevoir un visiteur. On passait la tête par la porte, attendant que les yeux se relèvent à la fin d'un article et un « Entrez donc, et asseyez-vous » vous invitait à gagner le petit canapé qui était contre le mur à la droite de son bureau. « Qu'avez-vous à l'esprit ce matin ? » ou toute autre formule simple ouvrait la conversation.

Pour mieux profiter de ces précieux échanges, j'avais parfois préparé des sujets que j'aurais ainsi abordés. Mais il avait l'art de me prendre à rebours.

Catholique inébranlablement convaincu, je me croyais capable de débattre avec cet intellectuel juif, qui se présentait comme

agnostique. « Je vous vois aller à la messe le dimanche, et parfois même en semaine ; je respecte beaucoup vos convictions. Mais comment exprimeriez-vous ce que cette discipline vous apporte pratiquement dans votre vie ? »

Je ne sus que répondre. Je dis que j'aimerais y réfléchir. Et je me retirai un peu honteux de mon mutisme. Il me semblait que mon interlocuteur voulait vraiment comprendre comment s'articulaient tous les éléments de la spiritualité du jeune homme que j'étais.

Cette question m'avait ébranlé. Hormis un solide héritage familial et éducatif que j'avais reçu et entendais conserver, n'y avait-il pas seulement un vernis culturel auquel je tenais pour la bonne image que je voulais donner de moi-même ?

J'avais parlé avec de nombreux ecclésiastiques, mais c'était cet intellectuel agnostique qui me contraignait à répondre à une question existentielle que je ne m'étais jamais posée.

J'avais repris au bout de trois semaines mon travail à l'usine de Nanterre, mais je continuais, à l'occasion de journées libres, de bénéficier de l'hospitalité de Max et Sophie Lazard. Celle-ci s'intéressa aussi à ma formation. Max Lazard était de tradition ashkénaze, sa femme, d'une grande tradition sépharade. J'ai commencé à comprendre qu'ils s'étaient retrouvés par amour au delà de ce qui aurait pu les séparer. Dans le milieu intellectuel qui était le leur circulaient les écrits en multi graphie de Pierre Teilhard de Chardin qui commençaient à passer de main en main. Sophie Lazard me permit de les découvrir. Ces échanges avec son mari et elle se poursuivirent ainsi sur une période de quatre ans, bien après que j'eus quitté l'usine de Nanterre.

En décembre 1953, alors que je me préparais à partir le surlendemain pour un voyage en Afrique, je dis au revoir à Max Lazard pour la dernière fois. Il montait en voiture pour aller à l'hôpital de Gennevilliers pour y subir une opération, dans le service du Dr. Francis Lazard, son fils. Ce fut en fait un adieu, car à Harare au Zimbabwe (alors Salisbury en Rhodésie-du-Sud), je fus rejoint quelques semaines plus tard par la nouvelle de son décès.

Le jeune arbre que j'étais avait perdu son tuteur.

14 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Je retrouve dans mes archives une plaquette² où Sophie Lazard avait transcrit, parmi les témoignages reçus au décès de son mari, une lettre que je lui avais adressée. Elle exprime bien ma pensée d'alors :

« Il y avait, chez Monsieur Lazard, dans son contact avec les hommes, ce que Buchman – que j'ai connu plus tard – appelait *une intense préoccupation pour l'individu* (voir chapitre suivant). Son interlocuteur était toujours, pour lui, la personne la plus importante qui soit.

« Auprès de lui, le jeune polytechnicien que j'étais, imbu de ses capacités intellectuelles, mais en fait très ignorant et plein de préjugés, découvrait qu'il y avait une qualité d'âme qui lui faisait totalement défaut. Avec patience, Monsieur Lazard écoutait tout ce que je disais puis, avec tact et sans me contredire, il essayait de me faire entrevoir que la vérité était peut-être autre part. Alors, tout à coup, je percevais que ce que j'avais à acquérir n'était pas du domaine du savoir, mais de l'être. Ainsi, il m'aida à devenir autre.

« Monsieur Lazard faisait cela d'une façon toute normale, parce qu'il était doué d'une grande finesse de perception, et qu'il savait cultiver en lui-même un grand amour pour les gens.

« Il disait qu'il n'était pas croyant. Je pense qu'il était sincère. Mais Monsieur Lazard croyait intensément au Dieu qui animait la vie des autres. Il savait me rejeter vers le Dieu dont il pressentait en moi la présence. Cette solide croyance le rendait capable d'aider un homme de foi à approfondir sa connaissance de Dieu.

« Parce qu'il savait que l'homme doit se raccrocher seulement à sa profonde croyance intérieure, Monsieur Lazard aidait les hommes sans se les attacher. Il aurait pu, par la sûreté de son conseil, par son intelligence supérieure, par son ascendant naturel, jouir du sentiment de puissance que confère l'influence exercée sur autrui. Mais il y avait en lui assez d'amour vrai pour savoir aider les autres à se passer de lui.

« C'est en cela, notamment, que j'aimerais lui rester fidèle. »

2. S.M.L. (*Sophie Max Lazard*), Max Lazard, vu par ses amis, Neuilly-sur-Seine 1965, p.140.

J'ajouterais ici le souvenir d'une fin de journée qui est restée toujours présente dans ma mémoire.

Le dimanche après-midi, Max et Sophie offraient le thé aux visiteurs qui s'étaient annoncés, car tous leurs amis connaissaient les habitudes de cette maison hospitalière. Max et Sophie Lazard laissaient les gens se retrouver ainsi chez eux, parce qu'ils croyaient à la valeur des échanges entre gens qui, autrement, ne se rencontreraient jamais.

Un de ces dimanches, une jeune femme que tout le clan familial connaissait bien depuis longtemps, vint présenter le jeune mari qu'elle venait d'épouser. Mme Lazard pria la jeune femme de s'asseoir avec elle pour accueillir les autres invités.

Max Lazard invita le jeune homme à côté de lui et me fit signe de les rejoindre. Ce jeune homme était jardinier, fier d'avoir suivi les cours d'une école d'horticulture. Il fut interrogé sur ce qu'il avait appris et nous nous plongeâmes dans les diverses techniques du greffage. Régulièrement Max Lazard intervenait : « Comme c'est intéressant ! », puis se tournant vers moi, « Ne trouvez-vous pas ? » Je ne suis pas sûr que j'étais franc quand j'acquiesçais.

Mais plus on avançait dans la conversation, plus Max Lazard devenait enthousiaste : « C'est étonnant comme on peut être ignorant. » Je trouvais qu'il poussait un peu loin la gentillesse à l'égard de ce jardinier. Je voyais mal ce digne vieillard mettre un tablier pour faire une greffe sur un arbre. Je subissais donc cette conversation.

Il proposa que nous rejoignons les autres invités après avoir vivement félicité le jardinier de tout ce qu'il lui avait appris.

Plus tard, quand tout le monde se leva pour prendre congé de nos hôtes, Max Lazard tint à tirer la conclusion de cet après-midi : « C'est extraordinaire ce que l'on peut apprendre à tout âge, ajouta-t-il, quand on sait écouter. » Je sentis que cet ajout était sans doute à moi destiné.

Ce soir-là, retiré dans ma chambre, je m'interrogeai : qu'est-ce que M. Lazard avait cherché à me faire comprendre ? Tout à coup, s'éclaira la sorte de parabole laïque qu'il avait voulu me servir. Quand on a en soi une petite pousse vivante, il faut la transmettre à quelqu'un d'autre si on ne veut pas qu'elle s'étiolle

16 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

et meure. Max Lazard avait une passion d'œuvrer pour une plus grande justice sociale et il cherchait à me la transmettre. Il le faisait avec tant de précaution ! La greffe n'était-elle pas en train de prendre ?

Un jour mon ami Didier Lazard, qui m'avait fait pénétrer dans le foyer de ses parents me raconta qu'au cours de l'été 1946 il avait fait un voyage en Suisse avec son père pour y retrouver des souvenirs d'avant-guerre. « Je vais t'emmener, lui dit son père, dans un endroit extraordinaire où j'ai été autrefois. » Ils prennent le petit funiculaire qui gravit la montagne et se présentent à la porte de l'ancien Caux-Palace. Ils demandent à prendre une tasse de thé. Un grand jeune homme les accompagne à la salle à manger deux étages au dessous. Il les installe à une table et revient avec trois tasses sert et s'assied avec eux. Ils découvrent alors par cet interlocuteur déconcertant que le bâtiment n'est plus un hôtel mais un centre de rencontre pour permettre à des Européens de travailler ensemble à réconcilier leurs pays. Max Lazard est passionné par cette initiative, pose nombreuses questions et laisse à la réception une généreuse contribution pour la tasse de thé. Il avait dit alors à son fils : « Si j'avais ton âge, je laisserais tout tomber pour travailler avec ces gens. »

Les bâtiments de Caux n'étaient alors qu'au début de leur histoire et ce livre nous y ramènera. Cette phrase de Max Lazard à son fils sera présente dans ma mémoire quand, trois ans plus tard, en ce même lieu, je me trouverai moi-même en face d'un autre « Chanoine Barnett » et d'un autre « *settlement* », qui allaient de la même façon réorienter ma vie.

Alors, assez dit, passons au chapitre suivant !

CHAPITRE 2

Le Dr Frank N. D. Buchman

Ceux qui connaissent les liens de confiance et de respect qui m'ont uni avec celui que nous appelions simplement « Frank » seront surpris de l'intitulé de ce chapitre. Pourtant, celui-ci décrit bien le Buchman tel que j'ai appris à le connaître en 1947, en clair un pasteur respecté et un américain.

Un camarade d'études de mon frère aîné m'avait invité à participer à une rencontre de jeunes de divers pays d'Europe, prévue en Suisse à l'initiative de cet américain. J'avais accepté cette proposition avec un enthousiasme teinté d'appréhension. Enthousiasme, parce que pour la première fois, je pourrais sortir de la prison dans laquelle nous avons été cloîtrés depuis sept ans, appréhension parce que cette rencontre était pilotée par un pasteur protestant, ce que le catholique convaincu que j'étais n'avait jamais expérimenté. Mon frère qui participerait à cette rencontre avant moi me rapporterait ses impressions.

À mon arrivée en septembre 1947 dans les hôtels de Caux au-dessus de Montreux, où se tenait cette rencontre, j'eus quelque peine à repérer dans le millier de participants le pasteur Buchman. Le jovial meneur de jeu qui pilotait nos échanges était le contraire du gourou que j'avais imaginé : il s'asseyait n'importe où et laissait surtout agir d'autres animateurs.

Je fus immédiatement séduit par la dimension européenne et interreligieuse de cette rencontre fraternelle, assez différente de ce que j'attendais : nous n'étions pas entre jeunes mais avec des gens de tout âge et pays, américains, asiatiques et autres. Dans ce milieu cosmopolite, nous pouvions pour la première fois enfin rêver ensemble de réconciliation et de paix.

J'eus le choc de me retrouver avec des Allemands, ce qui me fut

18 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

difficile d'accepter, la Gestapo s'étant un peu trop intéressée à notre famille. Il me fallut surmonter mes préventions et sauter le fossé. Je me liai avec un jeune officier allemand, artilleur comme moi : même âge, même grade, canons de même calibre, mais dans des camps opposés !

Après une vingtaine de jours, pleins d'échanges et de nouvelles connaissances, je quittai Caux bien décidé à ne pas manquer la prochaine rencontre semblable, prévue pour l'été suivant. Hélas, ce ne fut pas possible : la rencontre de 1948, victime de son immense succès, ne pouvait m'accueillir faute de place.

Quand la suivante s'ouvrit en 1949, j'étais en stage comme ouvrier dans une entreprise de Nanterre. Il s'était créé dans celle-ci un petit groupe de réflexion entre salariés à divers niveaux. La forte tension politique et sociale qui dominait alors l'industrie française nous préoccupait. Que pouvions-nous faire pour contribuer à renouer le dialogue social rompu dans le pays ?

Nous apprîmes qu'une session consacrée à ce sujet serait organisée en septembre à Caux, au niveau européen. Notre petit groupe décida d'y aller nanti du soutien de l'usine. Mon collègue Emile V., qui siégeait à l'exécutif du Syndicat de la Métallurgie de la Seine (non affilié à la dominante C.G.T.) ne voulait pas manquer, comme nous autres, cette occasion d'échanger nos vues avec nos homologues européens. Depuis 1937, un nouveau dialogue social s'était installé en Suisse dans les relations entre organisations syndicales et patronales qui avaient conduit à la signature d'une *Paix du Travail*, laquelle continuait à dominer la vie économique du pays. En Angleterre, les syndicats de mineurs avaient accepté de participer à l'effort collectif exigé par la reconversion du pays à l'économie de paix. Que de riches échanges nous eûmes avec des camarades dont l'expérience nous faisait rêver.

La fin de cette semaine à Caux arrivant, nous devions rentrer pour reprendre le travail à l'usine. Il me sembla que mes collègues pouvaient poursuivre sans moi la réflexion que nous avions amorcée ensemble, et que je ferais mieux de rester pour mieux connaître ces équipes qui semblaient impliquées dans une tâche que j'aspirais à faire. Mes collègues repartirent donc sans moi

avec une lettre à mon chef du personnel expliquant ma décision.

Je rejoignis ainsi les équipes qui s'étaient créées autour de Buchman, ce qui allait définitivement orienter ma vie.

Je trouvai de suite à m'intégrer dans un groupe de genevois qui avait pris la tâche d'éditer une publication diffusant en français les nouvelles des rencontres de Caux. Je fus aidé dans cette reconversion au domaine éditorial par un professeur vaudois dévoué qui s'efforça de combler les lacunes laissées par ma formation purement scientifique.

L'été suivant, Buchman revint à Caux après avoir parcouru l'Inde avec une équipe de plusieurs centaines de volontaires. Je ne le connaissais qu'à peine mais la dimension mondiale de sa réflexion m'avait accroché.

Il me convoqua un jour avec un camarade, catholique français comme moi, pour nous demander d'emmener à Rome deux personnalités étrangères venues d'Afrique qui voulaient, avant de repartir, aller saluer Pie XII. Buchman avait tout organisé, les trains, l'hôtel, l'accès à l'audience, il nous fallait seulement les escorter.

Ce fut ainsi que j'eus l'honneur d'être présenté à Pie XII par l'initiative d'un pasteur protestant ! Qui aurait pensé cela possible ! Buchman avait voulu faire cela pour nous, et je lui en fus reconnaissant.. Toutes les appréhensions que j'avais eues avant de le connaître s'étaient révélées infondées. Il me restait à mieux le connaître.

Après un été 1954 chargé, Buchman alla se reposer dans une station thermale italienne où je lui écrivis mon désir de le rejoindre. Cette lettre où je m'invitais à ses dépens dans cette station fut jugée un peu cavalière, c'est son secrétaire qui me l'apprit plus tard. Buchman ne m'en fit aucun grief mais m'accueillit chaleureusement. « Tu es le bienvenu ici, je t'ai réservé une petite chambre où tu pourras te reposer. Des personnes passeront me voir, tu pourras rester dans ta chambre, aller te promener si tu en as envie, mais je veux que tu ne fasses rien. »

Cette dernière phrase fut dite avec une telle fermeté que je compris que Buchman entendait s'attaquer à mon impatient activisme. Passer quinze jours au milieu des allers et venues de

20 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

nombreux visiteurs que je côtoyais aux repas et qui tous me quittaient avec un « Repose-toi bien », me révéla que le prescripteur de la cure entendait qu'elle soit respectée.

Rien à faire, ... ! Alors on est obligé de penser, de prier, avec un incessant « Que pourrais-je bien faire ? » qu'il faut chasser comme une tentation. Car la question que Buchman voulait que je me pose était autre : « Que dois-je être ? »

Ma cure de quinze jours arrivant à son terme, Buchman me demande de l'accompagner pour rendre visite à Florence à une dame qu'il avait connue quand elle était jeune fille. « Elle aime parler français, cela lui fera plaisir de te rencontrer. »

Dans la Cadillac noire conduite par celui qui l'avait mise à la disposition de Buchman, j'appris que cette dame était une reine délaissée vivant seule dans un exil doré. Buchman l'avait connue alors qu'il était invité par ses parents pour permettre aux enfants en vacances de parler anglais. Je me sens tout intimidé, je n'ai jamais fréquenté semblable personne. « Sois naturel avec elle, me dit-il ! »

Effectivement, je suis mis à l'aise dès mon arrivée dans la villa où habite cette dame dans la cinquantaine dont la distinction m'impressionne quand même. Son salon est plein de jolis bibelots qu'elle a un vif plaisir à me présenter. J'en oublie qu'elle fut reine. On apporte le thé qu'elle nous sert. Puis elle m'entraîne vers sa salle à manger pour me montrer un objet. On contourne une grande table ronde. « Cette table est trop grande pour cette pièce, mais j'y tiens parce qu'elle me fut donnée en cadeau de mariage par ma tante Victoria. » Nous poursuivons notre visite. Tout à coup, je réalise que la tante Victoria ne peut être que la reine Victoria. La dame avec laquelle je parle redevient la reine qu'elle était, je l'avais oublié. Me voilà tout embarrassé de m'être comporté avec elle comme un jeune sans usage, je me retrouve bêtement intimidé et gauche. Mais le drame de cette jeune femme recevant avec joie une table de salle à manger pour meubler son ménage et que la vie a si rapidement déçue s'impose à mon esprit. C'est cette femme-là que tu as devant toi.

Je retiendrai de cet après-midi une leçon : il est important de regarder les gens, non comme le monde les voit, mais s'efforcer

de le faire comme Dieu les voit. L'apprentissage fut plus facile trois jours plus tard quand Buchman me pria de l'accompagner dans la famille de Mario, le barriste de l'hôtel, avec lequel il parlait chaque soir en buvant sa tisane avant de regagner sa chambre.

Buchman m'avait accueilli tel que j'étais, mais ne manqua pas de remarquer à quel point j'avais besoin de changer. Il avait un art consommé de vous le faire comprendre. Une fois, nous étions alors à Caux, il m'avait invité à venir pour un thé chez un joaillier français dans sa superbe villa sur la rive du Léman. « Nous partirons à trois heures », m'avait-il dit. Me connaissant, il savait que j'étais très approximatif dans ma notion d'heure. De fait, quand je me présentai à trois heures et quelques minutes, quelqu'un était là pour me dire que Buchman regrettait beaucoup d'être parti sans moi. Mais il avait laissé un billet de vingt francs suisses pour me permettre de prendre le funiculaire pour Montreux, puis le train pour Lausanne où il passerait à la gare m'y chercher. Je fus honteux de ma légèreté, mais cette leçon qui coûta vingt francs à Buchman fut retenue pour la vie.

M'envoyant pour une brève mission à Rome, il me demanda quelle somme me serait nécessaire pour ce voyage et mon séjour. Sans beaucoup réfléchir j'avançai un chiffre. Buchman ne fit pas de commentaire et me fit remettre cette somme. Dès que je fus sur place je me rendis compte que j'avais très sérieusement sous-estimé le coût de cette expédition. Je devins anxieux. Le téléphone sonne dans la chambre qu'il m'avait fait réserver, c'est Buchman : « Comment vas-tu ? » Je dois avouer que je vais me trouver sans le sou. « C'est bien ce que je pensais, me dit-il. Alors je t'ai fait envoyer par télégramme une somme que tu pourras aller chercher ce matin à telle adresse. » Cette étourderie-là lui coûta plus cher que les vingt francs de la précédente. Il savait pardonner. Et cependant il était très parcimonieux de ses sous mais très généreux. Il savait que l'argent dont il disposait ne lui appartenait pas, mais lui avait été confié par des donateurs ayant jugé qu'il en ferait un meilleur usage qu'eux-mêmes.

J'en fus plus d'une fois le bénéficiaire. Alors que j'étais à ses côtés en Italie, il me demande un matin combien d'argent j'ai en

22 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

poche. Je lui dis n'avoir à peu près rien. « C'est bien ce dont je me doutais. En y pensant ce matin, j'ai décidé de partager avec toi ce que j'ai reçu hier. » Il appelle son médecin, en fait son plus proche collaborateur, Paul, qui était dans la chambre voisine : « Combien avons-nous reçu dans la journée d'hier ? » lui demande-t-il. Paul sort et revient avec une pile d'enveloppes, dont certaines encore closes.

Commence une longue liste : lettre de M. et Mme X, avec leurs 200 dollars mensuels, la fille des Untel qui vous envoie ses économies, etc... Les pays se succèdent, les monnaies aussi, couronnes, lires, florins, marks... Paul transcrit sur une liste en faisant une rapide conversion en dollars. Je ne me souviens aujourd'hui que des derniers cinq francs suisses envoyés par le concierge de Caux et sa femme. « Tu as de la chance, tu vas être riche, me dit Buchman, qui ne savait pas où sa générosité l'avait entraîné. Paul fait l'addition, Buchman arrondit un peu la somme et divise par deux. Il demande à Paul qui lui sert de comptable de me remettre cette somme en billets. C'était pour moi la première fois que je mettais dans mon portefeuille des billets de cent dollars !

Ce geste de Buchman était celui d'un compagnon, avec lequel on partage tout. J'ai toujours eu l'impression que j'étais l'un des innombrables amis qu'il avait ainsi aidés. Quelques jours après son généreux cadeau, Buchman avait réuni autour de lui divers collaborateurs avec lesquels il voulait envisager de réaliser un film, conçu par des Africains pour leur continent. Il fallait pour cela rassembler des sommes importantes.

Moi-même, je rentrais d'Afrique, un continent où j'avais beaucoup appris et m'étais lié avec de nombreux amis. Je décidai d'investir dans ce film tout ce que Buchman m'avait fait remettre quelques jours plus tôt, à l'exception d'une petite somme que j'avais dépensée à tort bien inutilement. Je n'ai jamais regretté cet investissement, parce que vingt ans plus tard, ce film tournait encore en Afrique comme outil de réconciliation entre tribus.

L'arrivée à Rome du bon Pape Jean XXIII y fit souffler un air nouveau. Alors que ma fréquentation de Buchman avait posé problème à certains de mes interlocuteurs romains, je trouvais

dorénavant de plus en plus de gens ouverts pour lesquels la page des guerres de religion avait été tournée. Je me sentais moins isolé. Ayant écrit un ouvrage sur ce sujet, je ne vais pas en dire d'avantage.

La démarche solitaire à laquelle je fus parfois contraint trouvait toujours auprès de Buchman un appui sans faille. Alors qu'il était aux Etats-Unis et moi en Europe, sa voix au téléphone tournait toujours autour du même thème : « Aie confiance, suis ta conscience et remets tout entre les mains de Dieu. »

Jusqu'à sa mort à l'âge de quatre-vingt-trois ans, nous nous sommes bien entendus y compris quand cette bonne entente impliquait l'acceptation d'une saine correction fraternelle.

Je terminerai l'histoire de ce compagnonnage en rapportant le dernier échange que j'eus avec lui quelques semaines avant son décès. Il était à Caux dans sa chambre, d'où il ne bougeait pratiquement plus

Moi-même, je rentrais d'un pays éloigné où j'avais été reçu par le chef de l'État que Buchman connaissait. Ce dernier s'était enquis de sa santé et m'avait prié de lui transmettre tous ses meilleurs vœux. Trop soucieux d'accomplir cette mission, je fis irruption dans sa chambre sans grand égard à son état de faiblesse. Il écouta mon message sans réaction particulière.

Le lendemain, nous étions tout un groupe réuni autour de son chevet. Je pris la parole pour faire une suggestion. Buchman demanda qui avait parlé, car sa chambre était dans une relative pénombre. Je répondis : « Moi, Michel ! » – « Ah, c'est toi. Tu es venu me voir hier. Après que tu sois parti, je me suis interrogé : Qu'est-ce que Michel est venu me dire ? Mais il y avait une pensée qui revenait toujours à mon esprit et que je ne pouvais écarter : Michel est plein de lui-même, Michel est plein de lui-même ! »

Le surlendemain, il partit pour Freudenstadt en Allemagne où il devait mourir après quelques semaines. Je me rendis alors à ses funérailles dans l'église de cette ville.

Ce furent donc les dernières paroles qu'il m'eut adressées. Et il avait raison, j'étais trop conscient du rôle que je pensais jouer. C'est là-dessus que je vous laisse.

CHAPITRE 3

Philippe Mottu

Si Buchman était l'inspirateur de cette équipe internationale qui rayonnait de Caux, je ne tardai pas à découvrir ses collaborateurs suisses, artisans de la création de ce centre de rencontres.

Ma formation d'ingénieur me rapprocha d'abord de Robert Hanhloser, ingénieur de Suisse alémanique, qui portait la gestion technique de cet important ensemble constitué par les hôtels de Caux. Il avait su, par d'audacieuses modifications architecturales, à la fois sauvegarder l'originalité de bâtiments typiques de la Belle Époque et les adapter aux nouveaux besoins : d'immeubles conçus pour permettre aux usagers de s'isoler les uns des autres, faire un centre de rencontre permettant aux participants de se mélanger. J'eus tout juste la chance de le connaître, de l'interroger sur certains projets, quand il fut emporté par un arrêt cardiaque en 1950, laissant une veuve et trois fils.

La disparition subite de cet ingénieur fut un choc pour moi. Mon entourage n'était pas conscient des liens que j'avais commencé à nouer avec lui. Quand cette nouvelle m'atteignit à Lausanne où je travaillais, me sentant solitaire face à cette perte car je ne connaissais pas sa famille, je pris ma bicyclette et partis seul faire mon deuil. Je pédalais pour laisser s'installer en moi cette absence ; je fis le tour du lac Léman par Evian, Genève et Lausanne. Ces deux cents kilomètres me permirent d'accepter que la page était tournée. J'eus plus tard l'occasion de me rapprocher de l'architecte qui se porta volontaire pour le remplacer.

Mais le citoyen suisse qui me marqua dans ma première année au sein des équipes actives à Caux fut le genevois

26 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Philippe Mottu³. Pour un lecteur qui n'a pas connu la première moitié du siècle précédent, il est difficile de comprendre l'ignorance du monde dont les jeunes français que nous étions souffraient à vingt-cinq ans. Isolés par la guerre, nous avions un besoin de reconstituer le passé dont la propagande nazie nous avait privés. Dans ce bain international qu'était Caux, j'allais vers les personnes, avec lesquelles j'avais une certaine communauté d'héritage, auprès desquelles je pouvais reconstituer les années que je n'avais pas vécues. Philippe Mottu, d'esprit latin au sein d'une majorité anglo-saxonne, fut pour moi une sorte de grand frère, mon aîné de douze ans, donc mon interlocuteur majeur.

Alors que le domicile de ses parents à Chêne, près de Genève, était à moins de sept kilomètres de celui des miens, à Annemasse en Savoie, nous avons vécu cette période de guerre comme sur deux planètes différentes.

Philippe vivait à l'extérieur de la domination nazie, à laquelle nous ne résistions qu'en nous cramponnant à notre passé, tant notre avenir semblait bouché pour longtemps. Mottu avait été en contact avec la résistance allemande aux nazis, opposition dont nous n'avions jamais entendu parler. Le jour même où les forces alliées débarquaient en Normandie, signe annonciateur d'une éventuelle libération, Mottu et son épouse partaient de Francfort comme passagers civils dans un avion de la Lufthansa pour Lisbonne, survolant la France en rase-mottes par précaution, l'événement du débarquement ayant déjoué tous les pronostics. Ils partaient pour New-York !

Notre totale dépendance de la radio suisse pour les informations internationales avait créé, chez nous frontaliers français, un fort sentiment de « cousinage » envers nos voisins les

3. Afin d'éviter une éventuelle confusion, je précise que le jeune frère Daniel de Philippe Mottu, qui fut aussi pour moi un très cher ami, ne figure pas dans ces lignes car à l'époque je cherchais surtout à m'appuyer sur un aîné. En écrivant « Mottu », je sous-entends Philippe. Pendant la deuxième guerre mondiale, Philipp avait été officier à l'armée avant de devenir diplomate aux affaires étrangères suisses.

plus proches. Le commentateur suisse, René Payot, venait chaque vendredi sur la radio romande, nous permettre de garder la tête hors des flots sous lesquels la propagande nazie entendait nous noyer.

Philippe avait, grâce à un de ses compatriotes travaillant au Vatican, pris contact à Rome avec la résistance intérieure existant en Allemagne. Il avait été informé du complot que certains militaires ourdissaient pour éliminer Hitler. Il avait accepté la mission que ceux-ci lui avait confiée de prévenir les Américains de l'imminence de cet événement. Ces officiers allemands espéraient ainsi arrêter une guerre qu'ils savaient perdue.

Buchman, qui pensait au delà de la fin des hostilités, avait demandé à Philippe Mottu en mai 1944 de le rejoindre. Or il n'existait aucune liaison entre les Etats-Unis et l'Europe nazie. La Lufthansa reliait encore Francfort à certaines villes européennes telle Lisbonne, d'où partaient des vols transatlantiques. Mais pour prendre un avion allemand, il fallait la signature d'Adolf Hitler lui-même ou de l'un des deux maréchaux commandant les opérations, soit du front Est, soit du front Ouest. Les responsables du complot avaient obtenu pour Philippe et sa femme la signature nécessaire, grâce aux contacts des initiés dans les états-majors.

Pendant quatre ans, je n'avais vu le monde extérieur que par l'étroite lucarne qu'étaient pour nous les radios suisses ou anglaises dont les nouvelles ne nous parvenaient que hachées à travers les lourds barreaux des brouillages. M'entretenir avec Philippe me révélait un passé dont j'avais été exclu.

Mottu était parti pour New-York, porteur d'un message purement oral, tout écrit eut été trop dangereux, la Gestapo exerçant sa surveillance même en Suisse. Il avait appris par cœur la liste des personnes qui se tenaient prêtes à assurer la continuité en cas de succès du coup. À son arrivée à New-York, Mottu fut profondément déçu de constater que personne aux Etats-Unis ne pouvait croire qu'il put exister une résistance intérieure en Allemagne. Sa démarche fut jugée comme une tentative de désinformation.

Quelques jours après son arrivée, alors qu'il était à Chicago,

28 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

la nouvelle éclata que le complot avait échoué. Dix mois de guerre supplémentaires allaient se révéler nécessaires pour éliminer Hitler. Plusieurs de ces résistants allemands furent pendus, le maréchal Erwin Rommel, compromis dans le complot, contraint par la Gestapo à se suicider.

Pour moi, c'était tout l'envers du décor qui se révélait. C'est donc dans les longues conversations que j'ai eues avec Philippe que j'ai pu reconstituer ce passé. Il fut l'éducateur du français ignorant que j'étais.

Mais Philippe fut plus que cela. Il m'était apparu, au premier regard, comme un contrepoids aux côtés de Buchman. Celui-ci, hanté par la menace national-socialiste, avait développé avant la guerre tous ses efforts dans les pays voisins de l'Allemagne. Il voulait empêcher le nazisme de contaminer l'Europe entière.

Il connaissait donc bien le monde nord-européen, mais sa vision de l'Europe méridionale était surtout culturelle. Je le voyais faisant des erreurs dans les pays latins, mais quelle autorité aurais-je eue pour le lui dire ? Il lui fut difficile de comprendre le monde catholique, dans lequel il ne voyait au départ qu'une des multiples formes du pluralisme chrétien, si accepté dans la culture américaine.

Calviniste, fils de pasteur genevois, Mottu était en fait un vrai latin. Grâce à son compatriote le chanoine de Bavod, actif au Vatican, il avait pu prendre contact avec un fonctionnaire allemand travaillant à Rome, Adam von Trott, et la résistance allemande. Il avait alors pris conscience que la géopolitique européenne incluait le Vatican⁴.

J'ai donc trouvé dans Philippe un homme sensible au regard catholique sur le monde, non pas catholique dans le sens exclusif d'une branche du christianisme, mais dans celui étymologique du terme – d'une vision globale du monde. Cette piste sur laquelle Buchman cherchait encore comment avancer, Philippe l'avait déjà explorée. L'ensemble immobilier de Caux comprenait une chapelle catholique qui apparut d'emblée à Philippe comme

4. Voir dans *Pile et Face*, de Philippe Mottu, Caux Edition, ISBN 2 88037 035-3 chap.9, p.57 à 60.

une occasion offerte de travailler la main dans la main avec l'évêque du lieu, Mgr. François Charrière.

Charrière avait saisi cette main tendue et invité Buchman à Rome à l'occasion de la canonisation de Nicolas de Flüe, premier saint suisse. Une voie nouvelle s'ouvrait, que Mottu voulait explorer à grands pas. Buchman n'y était pas opposé mais voulait s'y avancer prudemment. L'impatience d'agir de Mottu conduisit Buchman à lui retirer sa confiance.

Ayant écrit un ouvrage sur ce sujet, je n'en dis pas plus ici⁵. Mottu fut donc pour moi un précieux interlocuteur aussi sur le plan religieux bien que je le sentais s'avancer sur un terrain qu'il ne connaissait pas assez. Je n'ai pas à révéler les hésitations qui le traversaient, mais il me faisait part de ses interrogations.

Si j'écris cela aujourd'hui c'est parce que j'ai vu venir la difficulté que Buchman et Mottu eurent à se comprendre et qui déboucha dans une rupture qui fut pénible pour tous les deux. Alors qu'ils étaient appelés à se compléter l'un l'autre, ils se séparèrent. Assistant à ce divorce, je décidai de rester fidèle à l'un et à l'autre.

J'eus l'impression que Philippe, éprouvé dans son – adolescence par la mort prématurée de son père pasteur, avait trouvé en Buchman l'homme mûr sur lequel il pouvait s'appuyer. Ne s'établit-il pas une fausse relation filiale qui empêcha Philippe de jouer le rôle de compagnon qu'il aurait dû jouer à l'égard de Buchman ? Comme cela arrive dans les familles, les enfants éprouvent le besoin de secouer la tutelle paternelle – nous avons tous connu cela, d'abord comme fils, ensuite comme père.

Philippe, écarté des responsabilités, se réfugia dans l'écriture. Je ne suis pas sûr qu'il y trouva sa voie, mais du moins, la sérénité.

Nous nous retrouvâmes, Philippe, sa femme et moi, quand nous partîmes ensemble pour la province de Québec en octobre 1963. Le père Henri Roy, un ecclésiastique, nous avait appelés à l'aide face à ce que certains voyaient comme une tentative de déstabilisation politique de la « Belle Province ».

5. Michel J. Sentis, *L'avenir était au-delà des Vagues*, Caux-Book.

30 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Les stratèges soviétiques, ayant fait de Cuba, comme on le sait, une base opérationnelle pour menacer les États-Unis, entendaient soutenir le nationalisme québécois, et ainsi tenter une opération symétrique à leur frontière Nord. Certains professeurs français, qui avaient perdu leur emploi lorsque l'Algérie était devenue indépendante, avaient débarqué dans la province de Québec en techniciens de la subversion.

Dans ce milieu catholique très conservateur, Mottu se sentait pourtant très à l'aise parce que son expérience de l'Allemagne nazie lui avait beaucoup appris sur les techniques subversives.

Un noyau de subversion au Québec fut localisé autour du Lac St-Jean dans le Nord-Québec. Ce projet subversif capota misérablement⁶ : les étudiants impliqués dans cette aventure pseudo-révolutionnaire finirent dans les prisons de la police montée canadienne. Ceux qui les avaient entraînés quittèrent le Québec et se reclassèrent dans d'autres pays.

Philippe et sa femme s'étaient retirés à Lonay sur les rives du Léman. Ma femme et moi, ayant opté en 1990 de nous retirer en Bourgogne, n'étions plus qu'à deux heures en voiture de leur résidence et nous nous voyions souvent.

Ayant écrit ses mémoires, Mottu m'en confia le manuscrit. Je lui fis quelques suggestions, corrigeant certaines inexactitudes. Il attendit quelques années et se décida à publier, avec le sous-titre « Regards sur ma vie », l'ouvrage *Pile et Face*, déjà référencé ci-dessus.

À l'invitation du président de la *Fondation pour le Réarmement moral*, il fit en 1996 à Caux une conférence solennelle où il rendit hommage à Adam von Trott et à la résistance allemande qui se dressa face à Hitler. Même si ce complot échoua, il était important que puisse parler ce témoin de la lucidité et du courage d'hommes qui, au mépris de leurs convictions les plus intimes, – ils ne pouvaient considérer d'éliminer un autre être humain sans interroger longuement leur conscience – tentèrent d'épargner à l'humanité dix mois de guerre mondiale inutiles.

6. Voir : MORF, Gustave, *Le terrorisme québécois*, Ottawa, Les Éditions de l'homme Ltée, 1970, 219 pages.

J'étais au côté de Philippe Mottu à l'enterrement de Buchman à Freudensstadt en 1961. Ce fut pour lui un moment de réconciliation, comme il me l'a dit : « J'ai pris alors conscience que tout ce que je reprochais à Buchman de m'avoir infligé, j'en étais en fait moi-même le seul responsable. »

Mottu allait survivre près de cinquante ans à Buchman. Nous allions souvent le voir en ménage pour déjeuner avec sa femme et lui à Lonay. Il restait le sage observateur des événements mondiaux, objets de nos conversations.

Le souvenir conservé de ce vieil homme âgé de plus de quatre-vingt-ans à genoux devant le fauteuil de sa femme pour l'aider à mettre ses pantoufles demeure pour moi l'image même de sa fidélité envers chacun d'entre nous qui avons bénéficié de son amitié. Sa fidélité dans ses relations faisait de lui le pivot d'un cercle d'échanges qui n'avait apparemment pas de limite.

Il resta veuf de nombreuses années et s'éteignit à quatre-vingt-dix-sept ans en août 2010.

CHAPITRE 4

Maurice Mercier

De toutes les personnalités qui ont marqué ma vie, la personne qui se trouvait socialement la plus éloignée du milieu dans lequel j'avais mûri était un militant formé au début de sa vie par le Parti communiste français (P.C.F.).

Maurice Mercier commença sa vie comme ouvrier chez un rubanier de Roanne. De nombreuses usines de ce même secteur employaient la majorité de la main d'œuvre de la ville. Celle-ci avait été l'un des terrains où au cours des années 1930 s'était développée la contestation ouvrière face à la « soierie » de la région lyonnaise. Mercier avait été recruté par les responsables de la C.G.T (Confédération générale du Travail) pour organiser les ouvriers de l'entreprise où il travaillait. Comme ce fut le cas pour beaucoup de militants syndicaux, il avait connu les difficultés des mises à pied, le laissant sans possibilité de retrouver un emploi, la solidarité patronale lui fermant toutes les portes.

En 1938, l'U.R.S.S ayant signé le pacte de non-agression avec l'Allemagne nazie, les communistes français passèrent aux yeux de certains pour des alliés de l'ennemi. Les militants de la CGT s'en trouvèrent dans une position encore plus difficile, soupçonnés de pactiser avec le camp des ennemis de la patrie.

Suite à l'effondrement militaire de la France en juin 1940 devant les panzers allemands et à l'occupation d'une importante partie du territoire par le vainqueur, Maurice Mercier se trouva activement recherché par la police du gouvernement de Vichy.

En représailles de l'assassinat à Paris d'un officier d'occupation, les nazis exigèrent qu'on leur livrât dix otages français qu'ils fusilleraient. Le gouvernement de Vichy saisit cette occasion pour envoyer au peloton d'exécution allemand dix

34 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

prisonniers retenus pour leurs activités dans le parti communiste.

Maurice Mercier avait été rejoint dans la région de Roanne par Waldeck-Rochet, substitut du secrétaire du P.C.F., Maurice Thorez, retenu alors en URSS. Ces deux hommes recherchés, sentant que l'étau se resserrait sur eux, décidèrent de partir à la recherche d'une cache pour échapper aux traques de la police française.

En plein hiver, ils prirent un train sans savoir où ils descendraient. Passant en gare de Montluçon, ils apprirent par un journal que leurs dix camarades avaient été exécutés par les Allemands à Châteaubriand – parmi eux était le jeune Guy Môquet dont on fit lire en 2007 dans toutes les écoles la dernière lettre adressée à ses parents.

Là, je transcris ce qui m'a été raconté par Maurice Mercier. L'hiver était extrêmement rigoureux. Waldeck-Rochet et lui grelottaient de froid. Ils se rendaient compte qu'ils commençaient une fugue qui allait devenir de plus en plus difficile.

« Allions-nous continuer notre combat ou serait-il plus raisonnable d'abandonner et de chercher une planque tranquille pour attendre des jours meilleurs ? » se demandaient-ils chacun dans son silence. La tentation était forte.

« Dans la dernière rencontre que nous avons eue ensemble au bureau central du parti, Waldeck-Rochet avait été chargé de la réorganisation du parti dans la clandestinité, et moi, de celle de la C.G.T. Avions-nous le droit de considérer d'abandonner ? Ça aurait été trahir la confiance de nos camarades ! »

« Blottis l'un contre l'autre dans le coin d'un compartiment, le chapeau baissé sur le visage pour ne pas être reconnus, nous restâmes longtemps silencieux plongés dans notre réflexion, sans oser nous parler l'un à l'autre, par crainte de devoir avouer les pensées d'abandon qui nous assaillaient.

« Soudain je sentis en moi, raconta Mercier, une confiance et une sécurité en contraste complet avec la situation dans laquelle nous étions. Je n'avais plus froid et je savais que nous n'abandonnerions pas. » Ce jour là, la destinée de Maurice Mercier se fixa. Waldeck-Rochet partit de son côté, Maurice commença une vie d'errance en allant du domicile d'un ancien militant à celle d'un autre. Les F.F.I (Forces Françaises de

l'Intérieur) s'organisaient et lui apportèrent de temps en temps une passagère sécurité.

Très vite après la libération, le parti communiste, qui avait espéré saisir cette occasion de prendre le pouvoir, choisit une politique d'action révolutionnaire afin de faire tomber le régime de Charles de Gaulle. Maurice Mercier sentit que la C.G.T. n'était plus un organisme au service des ouvriers mais un instrument entre les mains d'un parti politique. Il décida avec quelques amis de créer une organisation syndicale indépendante de tout parti politique, qui devint « Force Ouvrière ».

L'industriel Marcel Roy était alors avec son frère à la tête d'une entreprise textile à Rouen. Comme beaucoup d'industriels de cette époque, il sentit que l'initiative de Force Ouvrière était importante parce qu'elle ouvrait la porte à un dialogue social constructif. Il fallait tenter de trouver de nouvelles solutions de justice dans l'industrie.

Marcel Roy, dont je devais épouser plus tard la fille, ayant participé à certaines des rencontres de Caux avec d'autres industriels, décida d'aller au bureau syndical de Maurice Mercier pour l'inviter à une rencontre un peu similaire à celle à laquelle j'avais participé moi-même en 1949. Mercier, perplexe devant cette démarche insolite, décida d'aller voir.

Il se trouvait qu'à la rencontre où il se rendit étaient présents plusieurs collègues de Marcel Roy venant essentiellement des principales usines textiles du Nord de la France. Mercier y retrouva là quelques uns des grands patrons de l'industrie textile tels que Louis Mulliez et autres grands noms du patronat du Nord. Il trouva ces hommes disposés à l'écouter ; dans ce contexte international, on pouvait parler de tout, en prenant un peu de hauteur au-dessus des antagonismes traditionnels.

Cette première rencontre fut suivie de nombreuses autres. Elles engendrèrent un nouveau comportement dont sortit le « paritarisme », nouveau mot créé à l'époque pour désigner les institutions *paritaires* nées de l'initiative conjointe des organismes syndicaux tant patronaux qu'ouvriers. Je ne vais pas ici m'étendre sur ce qui fait aujourd'hui partie de l'histoire sociale de ces dernières décennies.

36 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Mercier organisa un grand meeting à Lille pour proposer cette nouvelle politique de concertation. Homme avec un grand cœur, il avait indéniablement un solide ascendant sur son auditoire quand il parlait en réunion publique. « Pas un cri de haine, pas une heure de travail perdue, pas une goutte de sang versée, telle est la grande révolution que nous allons faire ensemble ! » avait-il lancé lors d'une grande réunion publique avec à ses côtés de nombreux patrons de la région Nord

De plus d'une soixantaines d'entreprises, il invita des délégations d'usines à venir, parfois, avec cadres ou patrons, à des forums d'échanges qu'il organisa au centre de rencontres de Caux, afin de faciliter le grand virage des mentalités qu'il fallait opérer.

Cette industrie textile traversait une crise profonde. L'aide américaine avait permis à des pays émergents fournisseurs de la matière première de créer leurs propres industries textiles. Les ouvriers de ces pays équipés des machines les plus modernes concurrençaient les 600.000 ouvriers français travaillant sur des machines d'avant guerre. La situation était extrêmement sérieuse et le grand mérite de Mercier est d'avoir mesuré l'ampleur de ce problème pour étudier avec le patronat comment assurer la reconversion de tout ce secteur.

Il décida de ne rien masquer de la gravité de cette situation à ses interlocuteurs. Il fallait accompagner cette évolution car il était irréaliste de vouloir l'empêcher.

Pendant cette période, j'ai été souvent à ses côtés souvent pour simplement le conduire car il n'avait pas de voiture. Mercier m'acceptait tel que j'étais bien qu'il me dise volontiers : « Je ne vois pas pourquoi tu perds ton temps à fréquenter des églises. Tous ces gens ne font rien. Ce n'est pas avec des patenôtres que l'on donne du travail aux chômeurs. »

Je me rendais compte que je n'avais pas à essayer de l'influencer sur ce terrain et souvent je le trouvais plus ému par la peine des gens que je ne l'étais moi-même, il était en fait plus chrétien que moi.

Sa femme et lui formaient un ménage très lié. Il n'avait accepté d'assurer le secrétariat de la Fédération nationale du textile F.O.

que s'il pouvait prendre sa femme comme secrétaire. Il avait noué des liens avec d'autres syndicalistes en Europe. Il trouva un écho chez beaucoup d'entre eux en créant à la place d'un syndicalisme de revendication un syndicalisme de dialogue.

Pour apprendre aux jeunes syndicalistes à dialoguer, il avait organisé des sessions de formation, sentant que c'était une attitude tout à fait nouvelle qu'il fallait leur inculquer. Il disait par exemple : « Quand vous discutez avec un patron, il faut que vous sachiez vous appuyer sur l'allié que vous avez dans son camp ; quand on fait le siège d'une ville, on la conquiert avec les complicités que l'on a à l'intérieur. Vous pouvez trouver dans chaque patron un allié qui est sa conscience. Il faut donc, si vous vous y prenez bien, enrôler sa conscience, cela veut dire que vous soyez vous-mêmes poussés par un sentiment de justice et de vérité qui touchera votre interlocuteur. Totale révolution par rapport à ce qu'il avait appris du parti communiste !

Il gagnait en âge et dut prendre sa retraite. Le gouvernement l'invita à siéger au Conseil économique et social. Quand il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, il tint à ce que la cérémonie de remise des insignes se passât dans la maison dans laquelle j'habitais et où il avait participé à maintes rencontres. La propriétaire en était Diane de Watteville, qui avait mis sa demeure à disposition pour en faire un lieu où pourraient se rencontrer des gens de tout bord. Je parlerai d'elle plus loin.

Mercier l'appelait « la baronne révolutionnaire ». Il tint à ce qu'elle soit à ses côtés quand il reçut les insignes de la Légion d'honneur, parce qu'il avait été porté dans la mission syndicale qu'il avait remplie par l'esprit qu'il avait trouvé dans cette maison.

Je l'ai souvent accompagné dans beaucoup d'activités surtout quand il avait besoin d'être transporté. Comme d'autres, quand il prit de l'âge, il dû être hospitalisé et même opéré. Il me téléphonait pour me dire : « Aujourd'hui j'entre à l'hôpital. A trois heures je serai sur la table d'opération ; tu penseras à moi. » C'était sa façon de dire, tu prieras pour moi – mot que l'athée qu'il croyait être n'aurait jamais employé. Mais c'était cette forme de croyance qui était la sienne : il parlait des « forces

38 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

invisibles ». Il avait fait l'expérience de celles-ci dans un compartiment de chemin de fer gelé en gare de Montluçon et celles-ci ne l'avaient jamais abandonné.

Il était alors à la fin de sa vie, suite à une sérieuse opération d'un cancer. Il organisa une ultime rencontre avec différents syndicalistes européens qu'il avait connus, du Royaume-Uni, de Suisse, de Belgique, d'Allemagne, auxquels il voulait dire adieu en leur confiant la tâche qu'il avait tenté d'accomplir.

Je devais aller le chercher en voiture pour cela, un samedi matin. Par une coïncidence, quelques heures auparavant, j'avais dû me lever au milieu de la nuit pour conduire ma femme à la maternité. Elle avait accouché d'une paire de garçons jumeaux. Il fût donc le premier avec lequel je pus partager cette bonne nouvelle.

Il partait, mais la relève arrivait.

CHAPITRE 5

Frère Roger, prier de Taizé

Me trouvant en automne 1962 à Rome, où était encore réunie la première session du concile Vatican II, j'avais croisé dans les parages de la basilique Saint-Pierre certains religieux ou prélats, connus au hasard des missions qui m'avaient conduit dans leurs pays. Le rassemblement conciliaire les avait amenés dans le sillage de tel ou tel évêque. La présence à Rome du prier de la petite communauté de Taizé, en qualité d'observateur, était la nouvelle d'actualité qui m'avait réjoui certes, mais étonnait certains.

Rentrant à Paris en voiture, je m'arrêtai en Bugey chez mes parents pour les embrasser et leur demander l'hospitalité d'une nuit. Le lendemain, poussé par la curiosité, je fis un petit crochet pour découvrir le village de Taizé. La petite communauté se retrouvait alors pour la prière de mi-journée dans l'église du village, où j'allai la rejoindre. De nombreux visiteurs étaient comme moi de passage, dont plusieurs rencontrés quelques jours plus tôt à Rome. On se saluait : « Tiens, vous êtes aussi ici ! » Un frère de la communauté vint s'entretenir avec nous et nous présenter le sens de leur démarche commune. Frère Roger n'étant peut-être pas encore rentré de Rome, je n'eus pas la chance de le saluer. Je repris la route.

Quand je me retrouvai quelques semaines plus tard à Caux, je découvris que le professeur Edouard Burnier et sa femme Madeleine, de Lausanne, qui étaient parmi les créateurs suisses de ce centre de rencontres, connaissaient Roger Schutz pour l'avoir accueilli chez eux comme d'autres étudiants. Ils me parlèrent de cet entretien sur le balcon de leur appartement face au lac Léman, au cours duquel Roger Schutz leur avait présenté son projet :

40 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

réunir une communauté d'hommes, vivant dans la simplicité, se consacrant à la prière et à l'accueil, comme en avaient existé de nombreuses en Europe au cours des siècles. Ce projet semblait nouveau dans le milieu réformé. Roger Schutz s'était vu alors encouragé. Un lien se révélait entre la création du centre de Caux et l'aventure de Taizé.

En 1932, Frank Buchman était venu à Genève, alors que les dirigeants européens s'y réunissaient pour une Conférence du Désarmement – noble initiative qui demeura hélas sans suite, la course aux armements étant trop engagée par Adolf Hitler. Karl Hambro, alors président norvégien de la Société des Nations (S.D.N.), avait invité le pasteur Buchman à y faire un appel à l'autorité morale des participants afin de dissiper la menace d'une nouvelle guerre. Ce dernier avait alors lancé le slogan : « Si vous voulez changer le monde, changez-vous vous-mêmes. » J'ai entendu à Taizé Frère Roger, s'adressant des années plus tard à des jeunes réunis autour de lui, reprendre cette formule comme entendue dans sa jeunesse à Genève.

Les groupes de chrétiens, connus alors comme *Groupes d'Oxford*, qui s'étaient engagés à ce moment-là dans le sillage de Buchman, furent ceux qui, douze ans plus tard, créaient le centre de Caux. Frère Roger, comme on le nommait alors, suivit donc avec attention ce qui se développa à Caux à partir de 1946.

Dans les années postérieures à la mort de Buchman, donc après 1961, des tensions apparurent entre « anciens et modernes » parmi ceux qui se réclamaient de son héritage.

Frère Roger en fut conscient. Il invita en 1988 une vingtaine d'entre nous qui nous sentions responsables de l'avenir de Caux à nous retrouver autour de lui à Taizé. Cette année-là, de nombreux signaux nous étaient parvenus indiquant qu'un profond changement se dessinait en URSS. Avec une quarantaine de mes collègues, de divers continents, nous nous étions retrouvés à Chantilly pour chercher quelles initiatives prendre pour accompagner éventuellement ce changement. Certains avaient prolongé notre période de réflexion en acceptant l'invitation de frère Roger et de ses frères qui nous accueillèrent avec générosité.

Les prières et les silences de la communauté auxquels nous

participions tous, chrétiens et non-chrétiens, furent fertiles, nous aidant à basculer du registre *raison/tort*, source des tensions entre nous, à celui *amour/pardon*, portail des réconciliations.

C'est au cours de cette rencontre que je fus conquis par le charisme de frère Roger. Il nous encourageait à saisir les occasions qui nous permettraient d'agir en URSS. Il nous fit part de sa propre expérience des contacts avec cette partie isolée de l'Europe et nous donna de sages conseils qui se révélèrent fort pertinents.

À ce moment-là, ma femme et moi devions quitter Paris et cherchions où installer notre famille en province. Encouragé par frère Roger, je proposai à mon épouse que nous cherchions dans la région de Taizé. C'est ainsi que nous devînmes bourguignons.

Ce voisinage nous amena à nous joindre souvent, ma femme et moi, à la prière du soir à Taizé, parfois avec des amis en visite chez nous. frère Roger nous retenait alors pour de longues conversations. Quand il me parlait des personnalités romaines qui s'étaient inquiétées de le voir réunir les chrétiens sans cloisonnement entre dénominations chrétiennes, je découvrais que le vécu de la communauté dans les années préconciliaires et le nôtre à Caux à la même période étaient fort semblables. Mais là où je déplorais le conservatisme romain, frère Roger avait cultivé longanimité et patience. Il fut pour moi un maître en confiance.

Ce qui m'a le plus marqué chez frère Roger c'était son « regard de bienheureux ». Il savait vous entraîner à contempler les choses comme Dieu les voit, d'un œil émerveillé, comparable à celui que m'offraient parfois mes petits-enfants. Lui ayant souvent présenté certains amis qui m'avaient demandé de les conduire à Taizé, je l'ai entendu raconter certaines histoires personnelles où on voyait son regard s'illuminer de ce qu'il voulait transmettre. Certaines, entendues plus d'une fois sont restées dans ma mémoire. J'en évoque une.

Sa totale surprise, juste après l'élection de Jean XXIII, de recevoir une invitation personnelle de venir à Rome où le nouveau pape voulait l'accueillir. L'archevêque de Lyon, le cardinal Pierre-Marie Gerlier avait organisé cette rencontre. Frère Roger s'était

42 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

rendu à Rome accompagné de frère Max. Quand ils se présentèrent, on les conduisit jusqu'à l'appartement privé du Saint Père, qui leur avait fait dire qu'il ne faudrait pas soulever de trop difficiles questions théologiques auxquelles il n'aurait pas pu répondre. Quand ils furent introduits, Jean XXIII les reçut comme des frères. Le pape s'informa de la vie de la communauté et leur demanda de revenir pour que l'on puisse mieux se connaître.

L'audience terminée, Jean XXIII raccompagna ses visiteurs, à travers les grandes salles qu'ils avaient traversées en arrivant, jusqu'à la porte d'entrée des appartements. Le Pape l'ouvrit et l'on se trouva devant plusieurs cardinaux ou prélats qui étaient attendus. Étonnement de ceux-ci : Qui sont ces deux moines, vêtus de blanc, qui ont été reçus avant eux ? « Ce sont des religieux protestants », entendirent-ils chuchoter. Inquiétude parmi certains, qu'est-ce-que cette initiative contraire aux usages prépare-t-elle pour l'avenir ?

Frère Roger voyait dans cette rencontre tout à fait fortuite un petit clin d'œil de la Providence : ces représentants de l'église romaine devant s'effacer pour laisser sortir son compagnon et lui. Tout son engagement personnel y trouvait un symbole. Je reviendrai plus loin sur ce détail raconté par frère Roger.

Plus je le connaissais plus son itinéraire m'intriguait. Non seulement il avait réuni autour de lui une communauté œcuménique à la dimension du monde, mais celle-ci avait généré un style de vie qui séduisait les jeunes. Ainsi il avait suscité à leur intention de grandes rencontres dans les capitales européennes. Ma femme et moi participâmes à celle qu'il organisa à Vienne en Autriche en 1997.

Le rideau de fer venait de se lever et l'affluence de 60.000 jeunes polonais avait fait éclater toutes les prévisions de la communauté. Les halles immenses de la Foire de Vienne permirent d'accueillir tout le monde. Quelle expérience de communier, dans le total silence d'une dizaine de minutes, avec trente-cinq mille jeunes réunis dans l'une des cinq halles de rencontre.

Pendant un tel silence, j'avais porté dans ma prière trois jeunes filles polonaises assises sur le sol à nos côtés, nos plus immédiates

voisines. A la fin de la prière, l'une d'entre elles, avec lesquelles nous n'avions aucune langue commune, vint vers moi et me remit la médaille de la Vierge de Czestochowa qu'elle portait. Le silence avait établi entre nous un pont de fraternité.

Depuis que j'ai connu frère Roger, ma pensée a souvent tenté de le rejoindre mentalement, au moment de sa vie où il arrivait seul en bicyclette à Taizé en 1940, achetant une grande maison, et y vivant pendant deux ans jusqu'en novembre 1942. Sa présence redonnait courage aux habitants isolés de ce village rural perdu. Puis frère Roger avait vu frapper à sa porte à la tombée de la nuit des fuyards qui venaient de franchir clandestinement la ligne de démarcation, située quelques kilomètres plus au nord⁶. Pour les juifs, c'était l'espérance d'échapper à la police allemande en atteignant la partie de la France non-occupée par le Reich. Tout son temps et son énergie étaient alors absorbés à recueillir et reconforter ces clandestins qui tremblaient encore d'avoir réussi à franchir la « ligne ». Il fallait nourrir ces affamés dans une France qui manquait de tout, réchauffer membres et cœurs dans ces cruels hivers 1940 et 1941.

Ces réfugiés, traqués à travers l'Europe, fuyant sans savoir où fuir, allaient entraîner son dévouement au delà de toutes limites raisonnables. C'est ce dépassement constant du « raisonnable » qui fit sans doute de frère Roger cet apôtre de la confiance.

Sa générosité pour ces transfuges n'avait pas échappé aux espions salariés que la puissance occupante entretenait sur l'ensemble du territoire français. Quand les troupes allemandes, au mépris des accords d'armistice entre France et Allemagne, occupèrent le 11 novembre 1942 tout le territoire français, un regard furtif tomba sur la liste des gens à arrêter en priorité, dressée par la Gestapo (police nazie), et y vit le nom de Roger Schutz.

Frère Roger était alors à Genève où il venait d'accompagner

6. Ligne où s'arrêtait l'occupation allemande. Cette ligne disparut lorsque au mépris des accords d'armistice signés en juin 1940, les troupes allemandes occupèrent l'ensemble du territoire en novembre 1942.

quelques personnes. Un téléphone l'y convainquit de ne pas revenir. Il dut attendre deux ans que la libération du territoire français lui permette de retourner à Taizé. Il y revenait avec les deux frères avec lesquels il avait créé, dans un appartement à Genève, l'embryon de sa future communauté.

Assistant à la télévision en 2005 aux funérailles de Jean-Paul II, je vis frère Roger être approché sur sa chaise roulante, devant tous les cardinaux et les chefs d'Etat réunis, pour recevoir la communion des mains du cardinal Ratzinger, qui devait être, au terme du conclave, appelé à la papauté. Ceci me rappela la scène décrite plus haut qui s'était passée à la sortie des appartements pontificaux lors de la première visite de Roger à Jean XXIII. Je fus frappé par la symétrie de ces deux scènes. Je devinais que frère Roger devait y voir, après plusieurs années, un autre clin d'œil du Ciel.

« Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » chantait-on souvent à Taizé. Quand frère Roger, frappé par une démente, entra le 16 août 2005 dans l'éternité, au milieu de ses frères et de tous les jeunes qui participaient à la prière de la communauté, il donnait sa vie en public.

Rien ne lui avait été personnel, pas même sa mort !

Micheline et moi étions avec les frères dans l'église de la communauté de Taizé le jour où furent célébrées ses funérailles.

CHAPITRE 6

Le Dr William Nkomo

Je ne connaissais rien de l’Afrique du Sud lorsque j’y arrivai en mars 1954, dans le cadre d’une mission internationale de bonne volonté. Nous cherchions à prendre contact, dans ce continent encore totalement colonisé, avec les figures montantes des populations autochtones.

Je fus alors invité, avec l’un de mes compagnons de voyage, à faire depuis Johannesburg une rapide excursion hors programme au Parc national Kruger, la grande réserve animalière sud-africaine. C’était une façon de découvrir ce vaste pays.

La fin de l’été austral nous permettait de jouir de sa beauté, qui me conquit. La nature verdoyante de ce haut-plateau continental nous faisait oublier les quelques 2000 mètres d’altitude où nous roulions. Nous croisions peu de véhicules sur la route étroite que nous suivions.

Notre jeune chauffeur, au volant de la voiture de son père, perçut tout à coup un bruit anormal dans le moteur. Il réussit à gagner un carrefour de routes où se trouvaient quelques maisons. Un garagiste rejoint au téléphone diagnostiqua la panne et proposa de venir prendre la voiture en remorque et de nous la ramener le lendemain. Une des maisons de ce carrefour, faisant auberge, pouvait nous loger pour la nuit.

Nous voilà donc bloqués au cœur de ce riche Transvaal agricole que les Boers, chassés de la province du Cap par les Anglais, avaient colonisé au détriment de la population noire indigène. Dans ces latitudes, la nuit tombe tôt et vite. Un agriculteur boer, tirant derrière sa fourgonnette un van, demanda l’hospitalité pour la nuit dans la même maison. Il venait de conduire sa vache au taureau, nous dit-il.

46 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Nous soupâmes donc avec lui à la table commune de l'auberge. Il parlait peu anglais mais nous pouvions tout juste communiquer grâce à l'afrikaans de notre jeune chauffeur. Nous fûmes horrifiés par la question que nous posa ce commensal de hasard : parlant des ouvriers noirs travaillant sur ses terres, il nous demanda : « Êtes-vous certains qu'ils aient une âme ? », comme si parmi les humains pouvaient exister des êtres sans âme, comme chevaux ou vaches. Cette irruption dans la structure mentale de ce boer fut un choc pour nous. Mon compagnon et moi nous regardions incapables de parler. Comment traiter en frère un homme qui remettait en question l'unité de notre fraternité humaine ? Pour notre jeune chauffeur, habitué à la mentalité boer, tout cela paraissait question de culture.

Ce premier contact avec le cœur du pays de la ségrégation raciale me fit mesurer le long chemin qu'il y aurait à parcourir pour sortir ce pays de cette voie d'impasse.

C'était pour tenter d'ouvrir ce chemin que notre mission avait répondu à l'invitation de notre hôte, Bremer Hofmeyr. Ce quadragénaire sportif était issu d'une famille très connue en Afrique du Sud pour ses idées libérales. Ian Hendrik Hofmeyr, ministre du Maréchal Smuts, avait toujours défendu l'égalité des hommes de toutes races. Si notre délégation multiethnique entendait en témoigner, nous prenions conscience qu'il nous faudrait recruter de nombreux alliés pour retourner cette mentalité.

Quand nous étions passés au Natal quelques semaines plus tôt, Bremer Hofmeyr avait obtenu des autorités administrant l'ordre public que nous puissions aller saluer le chef Albert Luthuli, président de l'A.N.C. (African National Congress), que le gouvernement nationaliste du Dr Malan avait assigné à résidence dans une villa sur la rive de l'Océan Indien. Nous ne pouvions lui apporter que la sympathie active de nos pays respectifs car l'espérance de voir la situation se retourner s'éloignait à mesure que s'installait alors une politique d'*apartheid* de plus en plus stricte. Son successeur sera quelques années plus tard, Nelson Mandela, qui sera lui aussi privé de liberté et envoyé dans la prison de l'île Robben.

Bremer saisissait toute occasion de nous faire connaître d'autres personnes de dialogue liées à l'A.N.C. L'un d'eux, William Nkomo, médecin, exerçait à Ladyselborn, ville du Transvaal, où nous allâmes le rencontrer. Noirs et blancs cohabitaient encore dans cette agglomération, les lois d'apartheid, alors en gestation, n'étant pas encore imposées. En 1954, William pouvait encore en principe soigner sans distinction de races, mais la loi n'allait pas tarder à le lui interdire.

Plus que cela, l'agglomération où il exerçait allait être classée « zone blanche », ce qui lui interdirait d'y habiter et l'obligerait à émigrer dans une « zone noire », c'est à dire dans la région affectée à la population appartenant à son ethnie, avec laquelle il n'avait plus aucun lien.

Comment se comporter avec des personnes victimes de telles injustices imposées par ceux-là mêmes qui sont censés les protéger ? Le choix de la non-violence, fait courageusement par Gandhi précisément dans ce pays, s'impose alors à l'esprit.

William Nkomo avait créé au sein de l'A.N.C. la Ligue de la Jeunesse (*National Youth League*) en vue d'accélérer l'évolution politique de sa génération vers une plus grande conscience sociale. Il participait à de nombreuses rencontres avec nous où le remarquable tribun qu'il était invitait son auditoire à rejoindre son combat « pour une Afrique libre, débarrassée de la peur, de la haine, de l'appât du gain ! » Le dernier terme de son slogan (*greed free*, en anglais) résonnait comme une invitation adressée aux Africains de se démarquer du modèle européen qui avait engendré non seulement le capitalisme mais surtout le colonialisme.

Nous avons, comme lui-même, conscience que son message contestait ouvertement les positions que le gouvernement nationaliste voulait imposer. En effet, dans sa bouche, le terme *africains* signifiait l'ensemble des habitants du continent, alors que les législateurs locaux se perdaient dans des nuances de toute sorte pour définir la partie de la population pour laquelle ils entendaient légiférer : blancs et noirs, certes, mais aussi *colored* (métis), indiens, nkosas, zoulous, avec des arbitraires qui permettaient à un être, en fonction de critères d'éducation ou de

48 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

nuance de couleur de peau, d'être accepté dans une catégorie ou une autre !

Quand notre groupe fut au Cap, Bremer Hofmeyr voulut organiser une grande réunion pour rendre publique notre position. Dans sa négociation avec les autorités municipales, auxquelles il entendait louer la salle de l'Hôtel de Ville, il avait laissé entendre que, contrairement aux usages, l'auditoire ne serait pas « ségrégué ». Il fallait donc des volontaires pour inviter le public à prendre place où il voulait et rompre avec les vieilles habitudes, selon lesquelles les noirs allaient à la galerie, les blancs se réservant le parterre. J'avais vingt-huit ans et m'offrit pour ce service. Les premiers noirs ou métis qui se présentèrent voulaient rejoindre la galerie. Ils interprétaient mon insistance à les installer au parterre comme un signe que la réunion aurait peu de succès et que l'on cherchait d'abord à « meubler » le parterre. La foule, de plus en plus nombreuse, se regroupait instinctivement en rangées unicolores. Dans celles-ci, de nombreux trous de quelques sièges se constituaient, pour recréer ainsi les barrières que nous voulions abolir. Je devais donc assigner aux nouveaux arrivants les trous correspondant à leur nombre. Les derniers arrivés commençaient à se tenir debout contre les murs, quand on dut refuser du monde. La salle avait réuni indistinctement la population. Les orateurs, tant blancs que noirs, se gardèrent de dénoncer les lois en préparation mais la discipline de cet auditoire calme et le plein succès de cette manifestation étaient la condamnation de celles-ci.

Dans les années qui suivirent, quand la chape de l'apartheid s'abattit de plus en plus lourdement sur l'Afrique du Sud, cette dernière grande réunion à l'Hôtel de Ville du Cap en 1954 me revenait souvent en mémoire. Pour combien d'auditeurs, comme moi, le souvenir de cette salle de 1954 avait-il été le soutien de leur espérance pendant ce demi-siècle d'années sombres ?

Malgré la force des sentiments qui, au cours de cette longue attente, devaient habiter William Nkomo à la vue de la politique inhumaine et absurde dans laquelle il voyait son pays s'enfoncer, il demeura inébranlable dans ses convictions non-violentes. Alors que la colère conduisait certains de ses pairs à la révolte et la

violence, lui faisait confiance à la justesse de la cause qu'il défendait.

Même si les occasions de nous retrouver en même temps sur un même théâtre d'opération ne furent pas nombreuses, nous eûmes toujours plaisir à renouer le contact.

Il se rendit aux Etats-Unis où ses frères noirs menaient le même combat. Je me souviens de lui en juillet 1957 à New-York. Le complet de drap sombre qu'il portait pouvait convenir à Johannesburg, mais pas dans le Bronx où l'air était torride cet été là. Un homme plus corpulent que lui, lui avait passé un complet léger.

Quand je le vis un matin flottant dans ce complet trop large, je lui offris mes petites compétences de tailleur pour réajuster le costume à ses mesures. Il avait accepté.

La dernière fois que je vis William, je pense, c'était à Paris où il était en visite plutôt touristique avec quelques amis noirs de la Jeune Chambre économique d'Afrique du Sud venus découvrir l'Europe. Nous les reçûmes chez nous, ma femme et moi. En prenant congé ce jour-là, il me rappela qu'il n'avait jamais oublié ce que j'avais fait à New-York pour lui. Je ne me souvenais pas à quoi il faisait allusion. « En Afrique du Sud, me dit-il, les noirs lavent les vêtements des blancs dans les familles où ils sont en service. Mais jamais un blanc n'aurait même touché le vêtement d'un noir. Toi, tu m'avais retailé un complet trop large. Tu avais été plus qu'un frère. » N'étant pas sud-africain, je n'avais pas eu conscience de ce que je faisais.

Avant de quitter William Nkomo dans ces pages, j'aimerais associer à sa mémoire deux autres sud-africains que j'ai connus en même temps que lui. Ils sont dans mon esprit un trio indissociable d'hommes fort différents qui surent rester unis dans leurs convictions les plus intimes, malgré tout ce qui les séparaient.

J'ai parlé de l'un d'eux, Bremer Hofmeyr. Brillant *Rhodes Scholar* (titulaire d'une bourse Rhodes, titre prestigieux de dimension internationale qui a ouvert depuis un siècle la porte vers de brillantes carrières à de nombreux étudiants), Bremer avait décidé de se consacrer à redresser la situation sociale de son pays.

50 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Le troisième George Daneel était pasteur de l'église dominante chez les Afrikaners, l'Église réformée hollandaise, héritière directe des premiers huguenots français ayant émigrés au Cap en 1653. Très connu comme étoile sportive, rugbyman « Springbok », il eut le courage de se dresser, seul souvent au sein de son église, contre l'acceptation dominante de la situation injuste faite aux noirs de son pays.

Bremer Hofmeyr était blanc issu de l'élite anglaise.

George Daneel, un pasteur de langue afrikaans.

William Nkomo, un militant noir. Aucun des trois ne vécut assez longtemps pour voir triompher la cause à laquelle ils avaient consacré leur vie.

Il appartiendrait à Nelson Mandela, qui partageait avec eux cette inébranlable confiance, la responsabilité d'introduire leur pays dans un avenir ouvert sur l'espérance.

Tout n'est pas gagné, loin de là, en Afrique du Sud. Un demi-siècle d'errements politiques ne s'efface pas aisément. Maintenons notre confiance à ce pays. La souffrance d'un peuple créée à long terme des êtres d'exception. Il y aura d'autres Nelson Mandela, à la dimension du continent !

CHAPITRE 7

Le cardinal Franz König

Franz König, ayant été archevêque de Vienne, ville que je ne connaissais pas, dans un pays dont je ne maîtrisais pas la langue, aurait pu rester pour moi un ecclésiastique étranger dont le nom apparaissait parfois dans l'actualité. La Providence avait un autre projet. Ces informations disparates le concernant m'avaient pourtant donné de lui dès 1960 l'image d'un prélat dont le rayonnement débordait largement les frontières de son pays.

J'avais travaillé, dans les équipes bénévoles réunies à Caux, avec un Lucernois ayant habité Vienne. Celui-ci avait eu l'occasion d'entretenir le cardinal König du programme de réconciliation européenne entrepris à Caux, dans lequel nous étions impliqués. L'Autriche – et avant tout la ville de Vienne – étaient alors la pointe avancée de l'Europe libre dans le flanc des démocraties populaires. Elles se trouvaient donc, l'une et l'autre, appelées à jouer un rôle décisif dans une telle initiative. Mon ami m'avait rapporté le très bon accueil que lui avait réservé le prélat, en le priant de le tenir informé.

Le fait que les rassemblements de Caux réunissaient catholiques et protestants lui apparaissait comme un facteur chargé d'espérance, les chrétiens étant appelés selon lui à unir leurs forces pour résister à la pression totalitaire de l'Est. De son côté, Mgr François Charrière, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève, s'était dès 1948 réjoui de voir des catholiques suisses, français et allemands retrouver leurs compatriotes réformés dans ces rencontres et avait rendu publique son attitude de sympathie. Celle-ci avait été jugée de façon diverse dans les pays voisins. Au début des années 1950, n'étaient pas nombreux en Europe les prélats catholiques à oser témoigner ainsi publiquement leur

sympathie envers une initiative qui impliquait des chrétiens de diverses confessions.

Or, en 1972, une grande maison d'édition catholique de Rome nous invita, mon collègue protestant Charles Piguet et moi, à présenter dans un ouvrage commun l'engagement qui nous avait réunis autour de Buchman. Celle-ci considérait qu'en Italie les catholiques gagneraient à mieux connaître l'initiative de Caux, connue alors sous la désignation de « Réarmement moral ». Il nous parut sage, avant de publier le fruit de notre travail, d'avoir le conseil du cardinal König, personnalité extérieure à Rome et respectée dans la catholicité.

Mon ami lucernois m'invita à le rejoindre à Vienne et m'ouvrit la porte du prélat. Je fus d'emblée séduit par ce grand européen, parlant français comme s'il était né en France. Il vous incluait immédiatement dans l'espérance qui animait sa vie. Bien que le rideau de fer fût à sa porte, il vivait déjà dans une Europe réconciliée. Quel grand visionnaire !

À l'écouter, nous devions sans tergiverser aller de l'avant. Il accepta de préfacer l'ouvrage. Il salua l'initiative de Buchman comme « un des phénomènes les plus significatifs et les plus prometteurs de notre époque ».

Le livre parut d'abord en italien à Rome, puis en français à Paris (Centurion édit.) sous le titre : *Ce Monde que Dieu nous confie – rencontres avec le Réarmement moral*.⁷

Franz König vint lui même participer à certaines des rencontres internationales qui se déroulaient à Caux. J'eus ainsi de nombreuses occasions d'aller le chercher à l'aéroport de Genève. Ce parcours d'une petite heure de voiture, sur l'autoroute longeant le lac Léman, fut l'occasion de nombreux échanges. Il me laissait surtout parler. Il intervenait parfois de façon lapidaire, juste pour jeter son grain de sel dans notre échange.

7. Ecrit par Charles Piguet et l'auteur, l'ouvrage parut d'abord en italien : *Questo Mondo nelle nostre mani* (Edizione Paoline, Rome). L'ouvrage fut aussi publié à Londres en anglais et à Séoul en coréen. Il avait donc « fait bonne route » comme le lui avait souhaité le cardinal dans sa préface.

Une fois, je lui parlais des années d'agnosticisme que j'avais traversées à 18, 19 ans, il m'interrompit : « Agnosticisme, je crois que vous êtes sévère envers vous-même, on a chacun une foi qui passe par des hauts et des bas. La foi est parfois en sommeil, oui, mais elle se réveille ! »

Il se livrait parfois lui-même, par exemple quand il me raconta ce qui l'avait amené à devenir l'apôtre de l'Europe de l'Est.

En février 1962, le cardinal Aloysius Stepinac, archevêque de Zagreb, alors condamné par le régime de Tito à résidence chez lui sans contact extérieur, venait de mourir. Franz König reçut un appel téléphonique de Jean XXIII le priant d'aller assister aux funérailles à Zagreb. « Comment vais-je faire ? Toutes les relations sont rompues entre le Vatican et Tito, demanda Franz König. – Vous prenez votre voiture, répondit Jean XXIII, vous dites à votre chauffeur de vous conduire à Zagreb, puis vous ferez confiance. »

König arrivé à la frontière présenta son passeport diplomatique, annonçant qu'il allait à un enterrement. On le laissa passer. König se retrouvait pour la première fois depuis longtemps de l'autre côté du rideau de fer. On était en février, le sol était verglacé, et le chauffeur avait peine à maintenir l'allure afin de ne pas arriver trop tard à destination. Sur une plaque de verglas, la voiture quitta la route.

Quand Franz König sortit d'un état comateux, il se réveilla sur un lit d'hôpital à Zagreb, sous la photo du maréchal Josip Tito, accrochée au clou où pendait quelques années plus tôt un crucifix.

Le cardinal me racontait, alors que nous roulions le long du lac : « Cette confrontation quotidienne pendant trois semaines avec le maréchal Tito me fit prier pour lui, pour son pays. Il y avait quelque chose de providentiel dans cette présence continuelle. »

Dès qu'il put rentrer à Vienne, König créa une fondation, *Pro Oriente*, pour venir en aide à ces églises de l'Est persécutées par les régimes communistes.

Il devint un fréquent visiteur des démocraties populaires, moins soupçonneuses de laisser aller et venir un Autrichien, citoyen d'un pays réputé neutre. On le surveillait certes mais il était toléré.

54 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Quand un fonctionnaire soviétique lui demande lors d'un voyage à Moscou ce qu'il souhaiterait y voir, « J'aimerais, répond-il, visiter le musée de l'athéisme. – Oh, ce n'est pas un musée pour un grand intellectuel comme vous. – Mais si, c'est un sujet auquel j'ai beaucoup réfléchi et je désirerais vivement connaître ce que votre pays a à m'apprendre. Nous n'avons pas ce genre de musée en Autriche. » Embarrassé, son guide l'y conduisit néanmoins.

Franz König se révélait un précieux conseiller qui venait nous rejoindre à Caux, à Londres, quand nous cherchions où nous devions investir nos efforts de rapprochement entre les hommes. Il savait nous encourager. Je me souviens : nous étions un petit groupe réuni autour de lui dans une ville au sud de Londres ; au terme de nos échanges nous sortîmes pour quelques instants de détente ; comme je m'effaçais devant une porte pour le laisser passer, il me poussa devant lui en me glissant à l'oreille : « Allez de l'avant, si l'Esprit vous entraîne, n'ayez pas peur ! » Telle était son attention pour chacun de nous !

Franz Koenig était avec quarante-six d'entre nous, venant d'une vingtaine de pays, qui se retrouvaient à Némi, près de Rome en mai 1980. Nous voulions réfléchir à notre prochaine étape au Proche-Orient car nous attendions un groupe de palestiniens qui s'était annoncé à Caux pour le mois d'août.

Le mercredi matin, comme c'est l'usage à Rome, nous nous rendîmes à l'audience générale que donnait le fringant et sportif Jean-Paul II sur la place Saint-Pierre. A la fin de l'audience, Franz König nous rejoignit, et alla tranquillement chercher Jean-Paul II qui déambulait dans les allées au milieu de la foule et nous les vîmes arriver marchant côte à côte. Ils s'arrêtèrent à notre hauteur tout en parlant entre eux. De quelques mots d'allemand entendus, je compris que König rendait compte au pape d'une mission dont il avait été chargé. Leur échange terminé, König nous présenta au pape.

L'audience ayant été troublée par un violent orage, Jean-Paul II s'excusa de ne pouvoir rester pour s'entretenir avec chacun, le déroulement de la matinée ayant pris du retard. Le contact fut donc bref mais Jean-Paul II nous encouragea à poursuivre nos initiatives, ce qui réconforta notre groupe.

Hélas un an plus tard, dans les mêmes circonstances, le pape étant non pas à pied mais dans sa voiture, un agent stipendié bulgare tenta de l'assassiner.

En 1988, le cardinal König participait à une rencontre organisée à Caux sur un sujet qui lui tenait à cœur : « La Préservation de la Création ». L'énergie nucléaire, les recherches en bioéthique, les manipulations sur le vivant rendaient une réflexion d'autant plus nécessaire que les gouvernants, les responsables de l'économie et les jeunes discutaient âprement sur ces sujets à partir de critères purement utilitaires. Chacun voulait injecter dans le débat sa part de connaissances. Franz König était plus sensible à la discrète intuition, restant non ébranlé par l'arrogance des savoirs. Si la Création est amour, pouvons-nous la préserver sans nous interroger sur la relation que l'homme que nous sommes entretient avec son Créateur ? Il ouvrait à notre réflexion un domaine qui sera le chantier de nos générations à venir : utilité ou amour.

Quand Franz König, retraité, commençait à prendre de l'âge, un de nos amis américains communs, Jimmy Newton, l'invitait à venir chaque fin d'hiver se reposer en Floride afin de raccourcir pour lui la longue saison froide autrichienne. Nous ne pûmes, ma femme et moi, en raison de nos responsabilités parentales, envisager de l'escorter dans la petite résidence mise à sa disposition. Un ménage d'amis australiens, dont le fils avait déjà quitté le foyer, lui rendit ce service. Là, König pouvait sortir, se promener, parler avec les gens, sans que personne ne pût soupçonner qui il était, ce qui lui était impossible à Vienne. Seules les religieuses d'une petite communauté, dans la chapelle desquelles il célébrait chaque jour la messe, connaissaient l'identité de leur chapelain.

Il allait sur ses quatre-vingt-dix-neuf ans quand il s'éteignit en 2005 en Autriche. À ses funérailles qui furent trop solennelles pour que je pusse m'y glisser, nos amis australiens purent participer.

Ceux-ci avaient au cours de ces années rejoint en ménage l'Église catholique en Angleterre où ils habitaient. J'eus l'honneur de les présenter à Jean-Paul II lors de l'audience générale du 31 janvier 1996. Symbole de l'histoire récente de l'Église : nous étions

56 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

quatre, le ménage de nos amis, ma femme et moi, chacun issu d'une confession chrétienne différente !

Je ne peux clore ce chapitre sur Franz König sans évoquer ici une image qui était présente à mon esprit alors que nous assistions ma femme et moi sur notre écran de télévision à la béatification de Jean-Paul II. Franz König m'avait livré une petite lumière sur sa participation au conclave qui avait élu Karol Wojtyła.

« Le premier scrutin venait de se passer et il était manifeste qu'aucun Italien ne pourrait rassembler assez de voix pour être élu. Choisir un non-italien s'imposait donc, mais la nationalité de tout candidat éventuel posait problème. Je fus pris dans un tourbillon de sollicitations de mes frères du conclave me disant à mots couverts : « On compte sur vous. »

« Ayant anticipé cette situation, je répondais à chacun : Je ne suis pas l'homme, mais regardez plus à l'Est, il y a là l'homme qu'il nous faut. » Un archevêque prit sa phrase comme le désignant et l'assura qu'il ne se sentait pas digne de cet honneur. Il se tut.

« Réfléchissant à la situation dans laquelle nous étions au conclave, continua Franz König, je suis allé frapper à la porte du cardinal Karol Wojtyła : « Vous devez être prêt à ce que la majorité se porte sur vous. – C'est au-dessus de mes forces, me répondit-il. Je ne pourrais pas ! »

« Nous nous mîmes à genoux côte à côte au pied de son lit. Nous priâmes ensemble pour demander la lumière de l'Esprit sur le conclave. Puis je me relevai et le laissai seul. »

C'est cette image-là que j'avais à l'esprit le jour de la béatification. Si Franz König me confia cela, c'est peut être parce qu'il savait que tout le monde l'avait appris par intuition. Ainsi travaille l'Esprit-Saint dans l'Eglise.

Franz König et Jean-Paul II, qui me voient écrivant cela, me pardonneront si j'ai été indiscret.

CHAPITRE 8

Le philosophe Gabriel Marcel

Comment un scientifique comme moi, formaté par l'Ecole polytechnique, en est-il venu à fréquenter ce grand philosophe chrétien ?

Je fus son chauffeur, certes, son compagnon dans diverses expéditions, oui. Prétendre être devenu un « marcellien », sûrement non, plus par incapacité de comprendre ce que cela voudrait dire que par une quelconque divergence d'option philosophique. Rien ne m'avait donc préparé à pénétrer dans le *saint des saints* intellectuel qu'était le 21 rue de Tournon à Paris, domicile de Gabriel Marcel.

J'y fus introduit par le Japon ! Un de mes collègues zurichois, appartenait à l'équipe que Buchman avait envoyée au Japon afin d'aider les dirigeants du pays à sortir de leurs traditions autocratiques pour devenir sensibles aux aspirations de leurs concitoyens. Gabriel Marcel, alors en visite au Japon, avait été vivement intéressé par certains des étudiants que mon collègue lui avait fait connaître.

Ceux-ci appartenaient à la puissante association du Zengakuren (*Fédération japonaise des associations autogérées d'étudiants*). En 1950, cet adjectif autogéré, emprunté par la propagande soviétique au vocabulaire du maréchal Tito, désignait des organisations discrètement gérées en sous-main par le parti communiste depuis Moscou. Certains étudiants japonais entendaient secouer cette tutelle camouflée, sans savoir comment s'y prendre. J'en avais connu certains lors d'une rencontre internationale organisée aux Etats-Unis à laquelle Buchman avait invité un large groupe d'entre eux. Les aspirations démocratiques de ces étudiants japonais m'avaient frappé. Quand, à la

58 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

suggestion de mon collègue de Tokyo, je pris contact avec Gabriel Marcel à son retour d'Asie, il m'invita à venir rejoindre le petit cénacle hebdomadaire d'intellectuels qu'il réunissait chez lui.

Je n'aurais jamais accepté si un proche ami, de douze ans mon aîné, n'avait pas été également partant pour cette occasion, tant ce cercle m'intimidait. Or pour Gabriel Marcel, lui-même chrétien converti, cette aspiration démocratique chez des étudiants aurait, en Europe, trouvé son terreau naturel de croissance dans notre héritage judéo-chrétien. Où ces Japonais trouvaient-ils ce terreau ? Tel était le thème qu'il entendait proposer à notre réflexion. Je me sentais bien incapable d'apporter ma lumière à ce débat, mais je fus frappé d'entendre le sceptique Emile Cioran dire : « Tout cela, à l'opposé de ce que j'ai toujours soutenu, m'interroge ! » Qu'avions-nous pu dire qui avait suscité le questionnement du philosophe roumain ? Je m'étais senti bien petit-garçon dans ce milieu.

Gabriel Marcel m'invita à revenir, ce que je fis bien qu'il ait été souvent le seul participant dont j'arrivais à suivre la pensée. Les autres employaient trop de termes abscons pour moi. « Excusez-moi, leur disais-je, mais je suis absolument nul en philo. – Cela n'a pas d'importance, répondait Marcel, mais vous avez l'esprit philosophique ! »

Un jour où nous traversions une ville de la banlieue parisienne en pleine construction, il me suggéra d'arrêter un instant la voiture pour regarder un immeuble neuf dont la façade alignait des douzaines de petites fenêtres sur dix étages. « Quelle vision de l'homme peuvent bien avoir les concepteurs de telles cages à lapins ?... Imaginez que vous soyez contraint de revenir chaque soir pour vous enfermer dans un tel appartement où vous n'avez qu'une table pour manger et un lit pour dormir ! » Je ne m'étais jamais mis à la place des occupants, ni ne m'étais interrogé ainsi sur la vie de mes semblables des banlieues.

Avec Gabriel Marcel, j'apprenais à me laisser questionner par tout ce qui s'offrait à mes sens. Lors d'un voyage en voiture, nous franchissions la frontière suisse sur une petite route perdue du Jura. Le douanier français, qui n'avait pas vu dix clients de la journée, nous demanda longuement nos papiers, histoire de faire

durer son plaisir. Gabriel Marcel tenta d'entrer dans son jeu. « Vous devez être bien heureux d'être en poste dans un aussi joli cadre ! – Bof, c'est pas drôle ici ! – Vous arrive-t-il de ramasser des champignons, il doit y en avoir par ici ? » Le gabelou trouva prudent de rompre, cet échange pouvait dissimuler le chausse-trappe d'un inspecteur. Un obséquieux « Bonne route » nous fit comprendre qu'il ne fallait pas insister. Nous nous éloignons. « Voilà la France, me dit-il, un pays que l'on dit démocratique ! On ne peut pas parler simplement avec un fonctionnaire sans qu'il n'imagine les foudres d'un supérieur lui tombant sur la tête. »

Quelques minutes plus tard, nous blaguons avec son homologue suisse bavard. « Ici, nous sommes dans une démocratie ! », commente Marcel. Le conduire était une leçon politique.

Petit de taille, son chapeau défoncé sur sa tête ébouriffée, Gabriel boitillant suite à un accident de voiture, habillé comme un veuf qui n'a plus l'œil de son épouse pour veiller à sa tenue, rien ne pouvait le distinguer dans une foule. Passant en voiture près de l'École militaire à Paris, il me suggère de nous arrêter pour jeter un coup d'œil à ce « temple de la culture mondiale » que l'Unesco venait d'ériger à Paris.

On entre et trois énormes blocs de bronze arrêtent son attention : la « Femme au repos » sculpture d'Henry Moore ! « Ça c'est nouveau, une femme que l'on peut livrer en pièces détachées ! » Nous empruntons le couloir conduisant à la grande salle des séances où, à ce moment-là, s'achève une session internationale. Gabriel Marcel se déchaîne à la vue de la large esquisse tracée sur contre plaqué que l'Unesco a payé fort cher à Pablo Picasso. « Faut-il que les intellectuels qui gèrent l'Unesco aient perdu à ce point tout sens commun pour acheter une telle « œuvre » à Picasso ? »

Les portes de la grande salle de séance s'ouvrent et déversent un flot de délégués multicolores en complets sombres, cravatés, flanqués d'attaché-case noirs à fermetures dorées. Ceux-ci toisent d'un œil méprisant ce petit homme ignare, incapable de reconnaître « un Picasso » ! Cet auditoire le stimulant, Marcel s'en prend à la crise de « bon sens » qui marque notre époque.

60 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Un retardataire qui sort dans les derniers de la salle de réunion reconnaît Marcel et vient lui serrer la main. Ce petit homme, se demandent perplexes les personnes présentes en se regardant les unes les autres, ce petit homme ébouriffé, serait-il quand même quelqu'un, après tout ?

Marcel regagne la voiture, enchanté de sa performance devant ces « cuistres vaniteux » !

En 1958, Gabriel Marcel est invité par Buchman à une assemblée internationale à laquelle je devrais l'accompagner. Je l'entraîne donc au consulat des Etats-Unis pour demander un visa d'entrée, alors obligatoire. Nous remplissons divers formulaires, fournissons des photos, des empreintes digitales, puis on nous fait attendre sans explication. Finalement un fonctionnaire, qui se présente comme le vice-consul, s'adresse à Marcel : « J'ai le regret de vous informer que vous êtes sur la liste des *persona non-grata* aux États-Unis. Vous avez mis votre signature sur la pétition des intellectuels français qui demandaient la grâce des époux Rosenberg⁸. » Gabriel Marcel explose : « Je n'ai que mépris pour une nation qui refuse accès à un homme qui a laissé parler son cœur face à une injustice flagrante. Je n'irai jamais dans un tel pays. Et je dirai pourquoi. » Il plante son chapeau d'un geste vif sur sa tête et sort le chef haut, sans prendre congé. Je le suis, désolé de cet éclat, ayant l'impression que les ponts sont définitivement coupés.

Je télégraphie à Buchman ce qui vient de se passer. Deux jours plus tard, on me prie des Etats-Unis de bien vouloir conduire M. Marcel au consulat où il est attendu. J'arrive à le convaincre de revenir sur sa parole et de redonner sa chance à la nation américaine.

Nous sommes reçus par le consul général, assisté du vice-consul un peu penaud à ses côtés. Il nous présente les excuses de son pays, le secrétaire d'Etat lui-même l'ayant prié de réparer cette erreur. Il lui promet son visa pour le lendemain, s'excuse

8. Julius et Ethel Rosenberg avaient été accusés d'avoir transmis à l'URSS les secrets de fabrication de la bombe atomique. Au cours d'un procès retentissant ils furent condamnés à la chaise électrique.

d'être contraint de lui demander d'accomplir une petite formalité ; il pose une bible sur la table et fait jurer à M. Marcel qu'il ne cherchera pas à attenter à la vie du Président des Etats-Unis. Marcel : « Quel pays ! On me prend maintenant pour un assassin ! » Ubuesque !

Nous serons, M. Marcel et moi, les invités de Frank Buchman, pendant notre séjour américain, logés dans son appartement privé, à une extrémité de ce grand centre de rencontres de l'île de Mackinac, entre lacs Supérieur et Érié (Michigan), édifié depuis quelques années.

Malgré tout ce qui pourrait les séparer, je constate que Buchman tient à mettre Gabriel Marcel au premier rang de ses invités. Il lui donne carte blanche pour s'exprimer. Le penseur français rattache pour son auditoire tous les grands problèmes contemporains au dialogue de l'homme avec la création. Celle-ci se révèle à lui-même dans son intimité, – « surprenante conjonction de l'intime et du mondial », comme il l'écrira plus tard. Il se place ainsi, sans se soucier des cloisons existantes entre elles, au-dessus de toutes les cultures, religions, philosophies, tout cela dit dans des termes simples. Il avait appris des philosophes américains les termes anglais qu'il pouvait utiliser dans cette langue sans s'encombrer de leur jargon, permettre à son auditoire de le suivre dans sa pensée si latine. Il apportait à Buchman une confirmation de l'universalité de son message.

Au cours des années s'étaient établis, parmi ceux qui se réclamaient de Buchman, certains critères de comportement définissant l'appartenance au groupe qu'ils constituaient. En nous débarrassant de tout conformisme, nous pouvons, dans un espace alors ouvert, rejoindre l'acquit que le Créateur a gravé au cours des siècles dans le message de tous les prophètes. Tout comme Il le fait en chacun de nous, ses humbles créatures, quand nous savons être attentifs à ce qu'Il cherche à nous dire.

C'est dans l'intimité du dialogue avec soi-même que se révèle à chacun la place qui est celle qui lui est réservée dans la construction mondiale.

« Ce vaste monde, redevient une famille ! » Quelle belle affirmation de la fraternité humaine !

62 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Gabriel Marcel avait l'art de réunir ainsi des mots simples qui, par leur association, permettaient à ses interlocuteurs d'accéder à sa réflexion sur le monde contemporain.

Il nous invita, quelques amis et moi, à réunir, dans un ouvrage qu'il conçut, tous les récits porteurs d'espoir qui avaient stimulé sa pensée⁹. Partant d'une phrase de son ami l'historien Henri Gouhier : « Il ne se passe jamais rien de plus grand en histoire qu'un changement d'espérance », il choisit ces deux derniers mots comme titre de l'ouvrage ?

Combien ce presque demi-siècle qui s'est écoulé depuis, nous a-t-il fait connaître de changements d'espérance ? Chez les ouvriers polonais de Gdancz, dans les pays de l'Est, puis en URSS, en Amérique du Sud, dans un pays africain après l'autre ? Quel avenir nous préparent ces changements d'espérance en cours en Chine, en Iran, en Inde, au Japon, dans les pays arabes ? Que se passera-t-il quand les citoyens de nos pays riches en quête de raisons de vivre cesseront de hisser au pouvoir ceux qui leur promettent sécurité, vie facile, retraite heureuse, dans un vacarme médiatique couvrant les cris du monde ?

Oui, où mettons-nous notre espérance ?

À l'attention de mes amis du Réarmement moral qui pourraient me lire, je termine moi qui écris ces lignes en citant Gabriel Marcel : « Le Réarmement moral aura pour mon compte – et de façon bien inattendue – contribué à frayer la voie aux grandes réformes que nous attendons de ce concile œcuménique vers lequel se tournent aujourd'hui de tout côté d'innombrables âmes priantes, espérantes. Comme je n'ai cessé de le rappeler à nos amis du Réarmement moral, celui-ci n'est pas un but, *il est une maison à mi-chemin*. Mais cette route est une *vraie* route. Ce n'est pas un cul-de-sac en passe de devenir un coupe-gorge. »

Méditons ces paroles un peu abruptes. *Un poste de relais*, dirais-je plutôt, comme l'étaient ces postes sur les routes d'Europe autrefois. *Un poste de relais sur une longue route à découvrir*.

9. *Un changement d'espérance – A la rencontre du Réarmement moral*, Plon, 1958. Lire notamment la préface *Lettre-Témoignage à trois amis inquiets*, de Gabriel Marcel. L'ouvrage avait été publié en diverses langues.

CHAPITRE 9

Frederik (Frits) Philips

Né quand le XXe siècle n'avait pas encore cinq ans, Frits Philips vivait encore parmi nous au début du XXIe. Je le connus, lui et son épouse Sylvia, alors qu'il était à la tête de l'important groupe industriel qui portait son nom. S'il figurait en bonne place parmi les grands patrons qui marquèrent au XXe siècle l'activité industrielle en Europe, je lui donnerais la palme, non pas selon les critères classiques de réussite technique, financière ou autres, mais pour le service qu'il a rendu à notre communauté humaine par cette activité industrielle.

Il avait trente-cinq ans quand la brutale invasion des troupes blindées allemandes aux Pays-Bas en mai 1940 le projeta à la tête de l'entreprise familiale. Les autres responsables de cet important groupe multinational devaient en priorité assurer la pérennité de leurs activités mondiales, sur lesquelles les nazis ne pouvaient mettre la main. Ils gagnèrent les Etats-Unis et laissèrent le plus jeune des dirigeants sur place pour gérer au mieux l'adversité de la situation.

L'appareil nazi ayant placé à la tête des Pays-Bas un homme entièrement soumis à ses ordres, Frits Philips se retrouvait ainsi seul, face à ce *gauleiter*. Son entreprise lui garda sa totale confiance dans cette épreuve, s'en remettant à sa sagesse pour décider comment survivre face aux autorités nazies et résister aux pressions des nouveaux maîtres du pays bien décidés à enrôler le potentiel d'un aussi important groupe dans leur effort de guerre.

Heinrich Himmler, chargé par Adolf Hitler de la razzia nazie sur les œuvres d'art européennes en vue de constituer à Berlin le plus grand musée du monde, savait que la famille Philips avait réuni une collection qu'il entendait bien saisir. Le rationnement

64 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

des matières premières nécessaires à la marche de l'entreprise était un moyen de faire pression sur la Société Philips et d'obtenir la cession de la collection familiale. Frits jugea que la préservation de quelques œuvres, si valables fussent-elles, ne pouvait être mise en balance avec l'emploi de milliers de collaborateurs. Il récupéra deux tableaux de Lucas Cranach l'Ancien dans le coffre bancaire où son père les avait placés au début de la guerre et les accrocha chez lui.

Quand il sentit que le moment était venu dans ses rapports avec le fonctionnaire nazi chargé de négocier avec lui, il lui révéla que la collection avait été partagée, et que lui-même n'avait reçu que deux tableaux. Le négociateur demanda à les voir. Venu chez lui, il commença à en offrir un prix, qu'il tenta d'augmenter. Frits refusa d'entrer dans ce marchandage, les tableaux n'étaient pas à vendre. Sylvia, sa femme, qui était présente, intervint : « Si vous voulez véritablement avoir ces tableaux, vous devrez les voler. » Le message était clair ! Le négociateur fit saisir les deux tableaux sans vergogne.

Après l'effondrement allemand, l'un des deux Cranach fut retrouvé dans une mine où les nazis avaient mis en sécurité de nombreuses toiles de valeur. Frits et Sylvia n'eurent pas de peine à le récupérer. Sylvia avait glissé le texte d'un hymne de Luther à la gloire de Dieu entre la toile et le châssis servant à la tendre. Il y était encore, c'était probant. L'autre toile ne fut jamais retrouvée, le négociateur avait-il cherché à la soustraire pour lui-même, explication possible de la séparation des deux toiles ?

Frits, se révélant peu docile face aux injonctions autoritaires de l'occupant, fut arrêté et interné dans un camp. L'administrateur nommé à sa place par les nazis prit vite conscience que ses menaces n'ébranlaient pas la cohésion de l'entreprise autour de son chef. Il valait mieux le rétablir à la tête de l'entreprise en le surveillant étroitement. Ce qui intéressait surtout les nazis, ce n'était pas tant la production de lampes, même si celles-ci jouaient alors un rôle essentiel dans la communication sans fil, que le programme des recherches en cours, où pouvaient se cacher des secteurs ayant une dimension stratégique pour eux. Comment gérer celles-ci pour assurer l'avenir de l'entreprise sans

servir l'effort de guerre nazi, tel était le dilemme auquel il fut confronté pendant des mois. La situation devenant de plus en plus intenable, Frits dut disparaître dans la clandestinité.

Ce n'est que longtemps plus tard, alors que j'avais déjà écrit le début de ce texte que j'eus l'occasion de connaître les péripéties de la vie de Frits Philips sous l'occupation allemande, dont il ne m'avait jamais parlé. Mais il les avait confiées à l'ouvrage qu'il écrivit après avoir pris la retraite de président du groupe Philips, ouvrage que j'ai lu dans sa version anglaise publiée à Londres¹⁰. Je me borne ici à inviter le lecteur à s'y référer car je serais bien incapable de suggérer la densité des épreuves que sa famille et lui eurent à subir pendant la guerre de la part des autorités nazies et de leur police, la sinistre Gestapo. Il affronta toutes ces vicissitudes avec une sérénité qu'alimentait sa foi.

Quelle solitude, quand la longue durée de la guerre réduisait le cercle de ceux auxquels on pouvait faire une totale confiance ! Face à la pression que le système nazi exerçait sur lui, Frits n'avait pas d'autres ressources pour guider ses choix que sa conscience et sa femme Sylvia. La cohésion inébranlable de ce ménage, que Micheline et moi avons bien connu, avait sans doute été forgée au fil de ces épreuves. Plusieurs de leurs enfants, avec lesquels nous avons été aussi liés, nous apparurent comme de dignes gestionnaires de cet unique héritage.

Être pendant quatre ans entre 35 et 40 ans à la tête d'une entreprise dont dépendaient des milliers de salariés dans ces conditions exceptionnellement difficiles était un défi que ne pouvait relever qu'un homme d'une trempe exceptionnelle. Voilà pourquoi je me suis attaché à lui.

Ses critères de décision n'étaient plus techniques mais profondément dominés par la dimension humaine des situations qu'il avait à maîtriser. Cela marqua sans doute sa vie. J'en cite un exemple.

Quand l'entreprise mit au point la petite cassette déroulant en aller-retour une bande magnétique pour y enregistrer des sons, il ne voit pas là une occasion d'envahir un secteur jusqu'alors

10. Frederik Phipps, *45 Years with Philips*, 1974, Blandford Press, London.

66 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

dominé par le disque, mais la chance de faire travailler l'ensemble de ce secteur industriel à diffuser la culture. Au lieu de multiplier les brevets lui permettant de perfectionner la cassette et de s'assurer le monopole de ce secteur, il décide de mettre gratuitement son brevet à la disposition de tout demandeur, sous condition qu'il n'y changerait rien. En quelques années, la cassette-audio s'imposa comme la norme mondiale dans le domaine de la communication de la musique, de la parole, ceci non seulement au service des artistes qui avaient utilisé jusque là le disque comme moyen de divulguer leur art, mais aussi des enfants qui s'endormaient en écoutant leurs comptines. Il ne s'agissait pas de vendre des cassettes, mais de donner au monde accès à la culture. Pour cela, il fallait que tous les acteurs puissent travailler ensemble en pleine liberté.

Philips ouvrait ainsi à la libre concurrence trois secteurs nouveaux créés par la mise au point de cette cassette :

- les appareils qui feront tourner ces cassettes,
- l'enregistrement de la culture sur les bandes magnétiques qui en seront les supports,
- et enfin, ce qui se révéla le plus important, grâce à la faible consommation énergétique de ces appareils pouvant fonctionner sur piles, de porter cette culture jusque dans les cases les plus reculées de la planète.

L'invention du transistor n'allait pas tarder à pousser encore plus loin la portée de cette évolution.

Quand viennent à nos oreilles les échos des guerres implacables que se livrent entre eux certains groupes industriels, de ce secteur de la communication précisément, on se demande si l'industrie d'aujourd'hui ne s'est pas détournée dans de très larges secteurs de cet impératif de répondre aux besoins réels du monde pour retourner la question dans l'autre sens : quels nouveaux besoins susciter dans le monde pour assurer le succès de nos entreprises ? Où sont les Frits Philips contemporains ? Mohammed Yunus et son microcrédit, peut-être, et ceux qu'il a pu entraîner ?

Quand il se retira après quarante-cinq ans au service de Philips, Frits créa un forum d'industriels à même de promouvoir ce sens

du service qui, pour lui, devait dominer toute entreprise. Ainsi se réunit sous son égide dans les hôtels de Caux ce forum que l'on désigna sous le nom de « Table ronde de Caux ». C'est dans le cadre de cette initiative que ma femme et moi avons eu l'occasion de beaucoup soutenir celle-ci, comme le firent nombre de nos amis qui se sentaient responsables de maintenir dans l'industrie l'esprit de service que Frank Buchman avait éveillé en nous.

Parmi les ascendants de Micheline, mon épouse, j'avais découvert ces commerçants polyglottes italiens, originaires de la petite République de Lucques en Toscane, qui commerçaient dans toute l'Europe aux XVe et XVIe siècles en unissant leurs moyens financiers. Anvers, Francfort, Genève, Lyon, Nuremberg et naturellement Lucques, étaient les villes à partir desquelles ils opéraient dans le commerce de la soie, des pastels, intervenant comme assureurs maritimes, ou prêteurs aux différentes couronnes d'Europe. Parlant toutes les langues européennes, ils permettaient à la diversité des modes de pensée dans l'Europe d'alors de converger. La découverte de l'imprimerie paracheva cette convergence.

Frits Philips fut en tout point de cette même tradition, typiquement néerlandaise. Il parlait couramment, anglais, allemand, espagnol, français et portugais, sans compter toutes les expressions qu'il avait glanées dans différentes autres langues. Parmi les responsables industriels qu'il avait réunis, se trouvait un armateur italien, Mario Costa, qui, comme Frits, parlait cinq langues. Ils furent ainsi le vrai ciment de ce groupe.

Dans le cours de la préparation d'une prochaine rencontre de ce groupe, quand venait d'un participant une suggestion de sujet à aborder, Frits me demandait : « Toi, comment dirais-tu cela en français ? » ; puis il faisait le tour des langues pour s'assurer que l'on avait dans chacune une façon claire d'exprimer ce qui avait été suggéré. Il jugeait important de respecter le génie propre de chaque langue, à l'opposé de l'attitude de la plupart de nos contemporains qui s'imaginent que les interprètes résolvent tous ces problèmes, alors qu'ils ne font souvent qu'en créer de nouveaux.

Plusieurs des rencontres du groupe restreint qui pilotait autour de Frits les réunions de la Table ronde de Caux se tinrent

68 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

à Paris, ville plus facilement atteignable d'autres pays. Le grand appartement de la mère de Micheline, situé au centre de Paris, où nous habitions avec nos trois fils, offrait un cadre commode pour de telles rencontres. Frits et ma belle-mère présidaient la collation prise à mi-session, collation préparée par Micheline et des amies. Nos fils alors âgés de dix à douze ans en faisaient le service.

En fin de journée, avant de partir par l'avion de Philips qui l'avait amené, Frits tint une fois à aller au cinéma avec nos trois fils pour les remercier de leur service bénévole. Il savait être un vrai « grand-père ».

Grand-père et grand-mère, Frits et Sylvia l'étaient à la tête d'une vaste famille que nous voyions chaque année réunie sur les cartes de vœux que nous recevions au jour de l'An.

Sylvia n'était pas une femme âgée quand elle fut emportée par une maladie. Frits fut étonnant à son enterrement, recevant la foule qui s'était déplacée avec une attention pour chacun. Il s'excusa auprès de l'assistance à l'église du trop long prêche du pasteur qui avait un peu abusé de notre patience. « Notre ministre ne voulait pas manquer une telle occasion, ce n'était pas tous les jours qu'il avait une aussi importante congrégation pour l'écouter ! » Même en une telle occasion, il n'avait rien perdu de son franc-parler et de son humour.

Son veuvage fut long. Sa sœur aînée resta au-delà de cent ans, proche de lui. Ils se promenaient un jour, assis ensemble sur la banquette arrière de sa voiture, et il évoqua comme il serait doux de pouvoir mourir ensemble. Sa sœur lui rétorqua : « Cela ne s'organise pas ! – Non, concéda-t-il, mais cela peut arriver, par exemple, un accident de voiture ! » Une voix vint du siège avant : « Mais, Monsieur, je ne suis pas pressé, moi, de partir. »

On lui avait fêté ses cent ans quelques mois plus tôt quand il partit discrètement en décembre 2005.

Quel homme ! Quelle vie !

CHAPITRE 10

Andrea Riccardi

Ayant ressenti tristement en mai 1968 le désarroi de la jeunesse française, que j'avais vue se précipiter avec frénésie sur tous les miroirs-aux-alouettes du moment, je fus frappé, quand j'appris que, de cette folle incohérence, était sortie de l'autre côté des Alpes une communauté d'étudiants, dont les initiatives tranchaient sur la démotivation générale.

Puis on apprenait que la communauté sortait du cadre étroit d'un quartier de Rome pour essayer de répondre à la faim d'un pays, le Mozambique. Elle avait lancé une opération « *un bateau pour le Mozambique* », visant à livrer à ce pays une pleine cargaison de vivres. S'étant rendue sur place, une délégation de la communauté conclut que nourrir ce pays serait impossible tant que continuerait la guerre entre le clan du leader politique Samoro Machel et celui des dirigeants chrétiens regroupant la population catholique. Il fallait donc mettre un terme à ce conflit et ils étaient arrivés, au bout de deux ans de patientes négociations, à réunir les deux camps dans le couvent de Sant'Egidio. La communauté y avait gagné un surnom : « la petite ONU du Trastevere. »

Ma femme et moi, qui fréquentions volontiers Rome, décidons alors de partir faire sa connaissance. Nous découvrons en arrivant que la personne sur laquelle nous comptions pour nous faciliter ce contact était en voyage.

Une carte de ce quartier de Rome nous y fait découvrir la « Piazza Sant'Egidio ». Nous allons manger une glace sur cette place.

D'une petite porte débouchant sur celle-ci nous voyons sortir et entrer de nombreux hommes et femmes entre trente et trente-cinq ans. Une petite plaque sur le côté : « Comunità Sant'Egidio ».

70 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Nous y déposons une lettre adressée au professeur Riccardi. Le lendemain matin, un coup de téléphone nous invite à venir à 20h30 participer à la prière de la communauté.

Extrême simplicité de ce moment. Nous chantons en voix alternées hommes-femmes deux ou trois psaumes. Un membre de la communauté nous lit un texte, ce jour-là la visite de Jésus à la piscine de Bethzata (Jean 5) y compris son dialogue avec le paralytique : « Veux-tu guérir ? - Seigneur, je n'ai personne pour... » Puis le lecteur nous livre sa propre méditation sur ce texte. Il s'arrête sur la réponse du paralytique en isolant ses premiers mots que je viens de citer. Il revient à plusieurs reprises sur ces cinq mots : « il n'y a personne pour... »

Que de fois, depuis, ces cinq mots ne m'ont-ils pas interpellé et décidé à agir ! Il faut se mettre dans la peau de son interlocuteur pour comprendre ce qu'il nous dit. Comment comprendre un paralytique quand on a soi-même l'usage de tous ses membres ?

L'année suivante, nous renouons avec la Communauté. Pour célébrer le dixième anniversaire de la grande rencontre interreligieuse d'Assise, Sant'Egidio venait de réunir à Florence des chefs religieux de toute la planète sur le thème de la paix. On y avait vu des hommes d'église se réunir autour de la diversité de leurs croyances.

Tout homme, ayant été créé à l'image divine, est mon frère. Je commence à comprendre que j'ai trop souvent tenté de résorber les antagonismes en m'efforçant d'identifier ce qui séparait les hommes alors que j'aurais dû plutôt vivre intensément moi-même ce qui pouvait les unir.

Quand ma femme et moi parlons avec Andrea Riccardi de notre vie commune de couple mixte catholique-protestant, il nous dit : « Je crois fortement que des ménages comme le vôtre nous réuniront petit à petit entre confessions chrétiennes. »

Diverses des petites cellules humaines qui constituent cette communauté m'ont invité à entrer dans leur quotidien. J'ai ainsi pris conscience que le mot compassion ne faisait pas partie de mon vocabulaire. Compassion veut dire : souffrir avec. Encore fallait-il le faire.

Dans une maison de la communauté, je vais jouer avec une petite fille, de sept ans environ, qui ne peut tenir debout que soutenue par des tiges métalliques qui étayent ses jambes défaillantes. Elle n'a plus que quelques années à vivre, me confie la jeune femme qui avait choisi de la prendre en charge et l'aimer, une fois que ses parents sidaïques l'avaient abandonnée.

Quand on voit l'escalade des coûts de santé, des hébergements de gens sans logis, des accueils de déracinés jetés sur les routes d'exil, on prend conscience que l'on n'y arrivera pas, si nous nous bornons à y consacrer notre superflu. C'est une toute autre façon de penser, une implication de nous-mêmes qu'il faut avoir et le grand mérite de la communauté d'Andrea Riccardi est de poser des bases solides à cette nouvelle approche.

À la veuve qui cherche où investir son énergie après la perte de son mari, elle propose de venir rejoindre un appartement où vivent déjà quelques personnes isolées en lui garantissant qu'elle pourra rester jusqu'à sa propre mort, si elle le désire, dans la communauté qu'elle aura ainsi contribué à créer. Des jeunes recrutés dans leur classe terminale de lycée viendront épauler cette communauté pour faire certaines tâches que les résidents ne peuvent plus accomplir. Ces jeunes pourront acquérir une base de réflexion sur la vie sociale avant d'entreprendre des études supérieures et ainsi réfléchir où investir leur énergie au service de leurs semblables. C'est cette réflexion globale qui permettra à chacun de trouver, dans l'intimité de sa conscience, la place qui lui revient dans l'édification de la société.

Parmi les trop rares bonnes nouvelles dans les relations internationales diffusées par nos médias, on apprend par moment que la communauté cherche à intervenir dans telle ou telle situation conflictuelle. Je découvre ainsi que mon ami ecclésiastique Mato Zovkic, de Sarajevo, a participé à l'initiative prise par Sant'Egidio de réunir le mufti de la communauté musulmane, l'évêque orthodoxe et le cardinal catholique Pulcik. Les invitant à prier ensemble pour la paix dans cette ville au nom emblématique, alors que musulmans, orthodoxes serbes et catholiques d'origine croate s'y affrontent trop souvent sous le regard las des onusiens impuissants qui ont organisé ce pays, la

72 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Bosnie-Herzégovine. Sans dimension spirituelle, qu'est-ce qui pourrait les réunir ? Sant'Egidio mobilise les espérances pour les rendre agissantes.

Ayant amorcé dans de multiples lieux cette floraison de prises de responsabilités et d'amour, Andrea Riccardi a laissé à d'autres la responsabilité d'entretenir cette flamme au sein de la communauté, pour aller la porter où il sentait qu'elle était le plus nécessaire, dans le secteur politique.

Il a accepté d'aller servir comme ministre pour la coopération internationale et l'intégration sociale dans le gouvernement de Mario Monti. A la lettre que je lui adressais pour le féliciter d'avoir eu le courage de faire cela, il m'a répondu : « Nous avons besoin de votre soutien. »

Comme lui-même avait eu besoin d'une petite infirme pour me faire comprendre ce que sa communauté se sentait appelée à faire pour le monde.

CHAPITRE 11

Elles Aussi

« Et les femmes ? Me direz-vous, où sont-elles dans ces pages ? Faites-vous fi de la parité ? »

Je plaiderai coupable. Ayant traversé en célibataire l'exacte moitié de mon existence, vous m'accorderez bien là une excuse atténuante. Pourtant, quand je m'étais demandé quelles étaient les personnes qui avaient le plus marqué ma vie, j'avais pensé de suite à plusieurs femmes dont la stature morale avait laissé une empreinte sur moi. J'en évoquerai trois ici.

Mais avant de le faire, je serais ingrat de ne pas mentionner ma grand-mère maternelle. C'est elle qui, en me parlant de sa propre ascendance, a éveillé mon désir de découvrir ceux qui m'avaient moi-même précédé. Ainsi est née une passion de recherche généalogique, qui m'a conduit à m'imprégner des sentiments, joies, peurs, enthousiasmes, détresses qui avaient fait la vie des anciens. C'était regarder l'histoire non pas en quête de personnages, d'événements, mais de pénétrer la vie toute ordinaire d'êtres non choisis qui étaient nôtres par héritage.

Cette soif de généalogie ainsi conçue n'a fait que grandir depuis. Le champ de mes recherches, une fois que ma femme et moi ayons créé une famille, s'est élargi à la dimension de l'ascendance de nos enfants.

Ainsi, toute l'histoire des siècles précédents, qui aurait pu demeurer chez moi une froide énumération de faits extérieurs à ma vie, est devenue héritage personnel. Ainsi ma grand-mère, en me faisant ressentir son effroi de petite fille de huit ans devant la menace de l'arrivée imminente des « uhlands » (cavalerie prussienne) à Lyon en 1870, m'a ouvert une précieuse fenêtre sur l'histoire. On mesure alors l'importance de ressentir soi-même

74 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

l'histoire quand on cherche à porter secours à ceux qui se sentent victimes de celle-ci. Je suis reconnaissant à ma grand'mère de m'avoir apporté cela.

Excusez ce hors-sujet, mais la généalogie ainsi conçue est une passion et je m'y égare. Je reviens donc à ce que j'avais annoncé : Trois femmes qui ont laissé une empreinte en moi.

Suzanne Herrenschmidt, de Strasbourg

Dès mon premier travail dans l'usine de Nanterre en 1947, j'eus l'occasion de prendre conscience qu'une femme par ses qualités naturelles était mieux équipée que moi pour savoir agir avec finesse dans une situation conflictuelle.

Au printemps 1948, s'était organisée avec l'aide de certains camarades de l'usine de Nanterre où je travaillais et de quelques résidents de la ville voisine de Rueil, une petite réunion publique à laquelle nous avons invité deux syndicalistes allemands. Ce voulait être un premier pas timide sur un chemin de réconciliation européenne. Nous étions anxieux de savoir comment serait accueillie notre initiative, trois ans à peine s'étant seulement écoulés depuis la fin de la guerre qui nous avait opposés à l'Allemagne.

Une alsacienne, liée à une grande famille de tanneurs strasbourgeois, Suzanne Herrenschmidt, apprenant notre initiative, avait décidé de venir à Rueil appuyer de sa présence notre démarche.

Des rumeurs nous avaient atteints selon lesquelles cette initiative serait jugée inappropriée par certains. Les responsables de cette rencontre avaient chargé le vigoureux jeune homme que j'étais alors, de se tenir debout en fond de salle, prêt à agir au cas où un perturbateur tenterait de troubler cette rencontre fraternelle. Assise en fond de salle à quelques pas de moi, Mme Herrenschmidt suivait les échanges, guettant sa chance de placer son mot. Un intervenant venait d'inviter chacun à réfléchir, face à l'extrême tension sociale du moment, quelles étaient les valeurs sur lesquelles étaient construites sa vie.

Mme Herrenschmidt se leva spontanément de son siège: « Oui,

il nous faut changer nous-mêmes. Je suis alsacienne, dit-elle d'une voix forte, mère de cinq enfants, grand'mère de nombreux petits-enfants, et arrière-grand-mère ! L'Alsace a besoin d'un nouveau souffle. Je suis partante avec vous. Il n'est jamais trop tard pour commencer ! » Elle s'assit applaudie de tous.

Toute crainte d'intervention intempestive était dissipée, plus personne n'oserait faire appel à des sentiments anti allemands. Elle avait « gagné » la salle, les deux syndicalistes d'outre-Rhin pouvaient tendre une main de réconciliation. Et celle-ci fut bien reçue.

Plus tard, j'ai trouvé dans l'appartement de la rue du Faisan où habitait Suzanne Herrenschmidt une hospitalité généreuse quand mes visites au Conseil de l'Europe ou aux premières institutions européennes m'amenaient à Strasbourg.

Son attachement indéfectible à la France, qui avait soutenu ses concitoyens pendant les noires années de l'occupation nazie, s'était mué en un attachement indéfectible à l'avenir de l'Europe.

C'est par elle, qui appartenait à une grande famille protestante, que je me suis lié avec monseigneur Eugène Fischer, curé doyen de la cathédrale de Strasbourg. Ce dernier, plus tard, célébra notre mariage. Suzanne Herrenschmidt offrit alors à notre ménage deux couvertures tissées à Ste-Marie-aux-Mines qui, quarante ans après sa mort, rappellent dans notre intérieur sa chaleureuse présence.

Diane de Watteville Berckheim, l'hôtesse

Une personne d'exception dont je me sens incapable d'évoquer la vie, tant elle a, sur une période de cinquante ans, marqué mon existence. Ma femme et moi l'avons aidée quand elle a décidé de publier ses mémoires. Notre expérience commune de l'édition nous permettait de le faire et c'est à ce niveau seul que nous sommes intervenus. Ce livre est donc bien le sien exclusif, y compris son titre : *Le Fil conducteur*¹¹, il faut lire ce livre pour connaître sa vie extraordinaire.

11. *Le Fil conducteur*, par Diane de Watteville Berkheim, Caux Edition ISBN 886037-025-6

76 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Cette frêle forte femme, qui semblait fragile comme les porcelaines de Saxe de son salon, savait quand il lui fallait parler avec autorité relever la tête comme le faisait son général de père s'adressant à ses troupes.

Elle avait hérité de sa mère et de sa grand'mère non seulement la terre de Schoppenwihr près de Colmar, demeurée dans la famille depuis le XIIe siècle, mais, avant tout, l'art de recevoir. Elle était une hôtesse. Avec un tact consommé, mêlant le sens de la répartie, la discrétion, l'humour, elle savait faire jaillir le meilleur de ses invités pour conduire la conversation sur les sujets que seul son charme audacieux lui permettait de proposer. Combien s'étonnaient, en sortant d'un déjeuner chez elle, d'avoir pu parler avec un autre convive d'un sujet qu'il s'était à l'avance promis d'éviter. Célibataire, j'étais parfois le bouche-trou invité à assister en silence, puis à apporter son grain de sel. Quelle éducation que d'avoir assisté à de tels échanges !

Cet art d'hôtesse, elle en avait hérité. Ouvrez ses mémoires, une photo vous le révèle. Elle est sagement assise à 12 ans, sur un banc de jardin en Hongrie, au côté du Prince Metternick, chez lequel sa mère est alors en visite. Elle grandissait dans l'histoire européenne alors que nous, à cet âge, nous nous délections dans *l'Histoire du Roi Babar*.

A Schoppenwihr, il n'y avait plus qu'une pièce d'eau pour évoquer le château disparu, rasé après les destructions irréparables de la guerre. Mais Diane, comme nous l'appelions familièrement, et sa fidèle assistante Marcelle, nous accueillait dans les anciens communs comme si le château était encore là, car Schoppenwihr n'était pas qu'un château disparu mais une manière d'accueil héritée des siècles passés.

Maurice Mercier, le syndicaliste mentionné plus haut, avait baptisé cette hôtesse accueillante « la baronne révolutionnaire ». Elle savait mettre chacun à l'aise, faciliter le contact entre personnes fort différentes. Un souvenir d'un déjeuner où j'étais présent : un général allemand, qui vient de prendre à Fontainebleau un important poste dans une organisation alliée, est assis à côté d'une ancienne déportée : « Connaissez-vous l'Allemagne, Madame ? » demande-t-il glamment à sa voisine.

Diane qui garde une oreille dans les conversations, intervient : « Mon général je crois que Madame Ely va être embarrassée pour vous répondre, car elle a été déportée à Dachau. – Est-ce possible, mais moi, je l'ai été aussi », reprend le général ! En confrontant leurs souvenirs, ils réalisent qu'ils ont été simultanément dans le même camp, la résistante française et le général allemand, tous deux victimes de l'oppression nazie.

Le petit hôtel, que son mari Robert de Watteville et elle avaient aménagé au 22 avenue Robert Schuman à Boulogne-sur-Seine, fut ainsi un lieu d'échange, de réconciliation où je fus moi-même invité à habiter. J'étais plus apte à colmater les fuites sous toiture qu'à combler les fossés entre personnes. Dans ce domaine je faisais mon apprentissage à cette école.

L'ingénieur, habitué à traiter des matériaux durs, apprit ainsi que la matière humaine est pleine de subtilités. En choisissant avec Diane un tissu abricot pour un abat-jour, je compris à quel point j'étais dépourvu de tout sens des nuances. Allez faire comprendre cela à un polytechnicien !

Avec du recul, je ne suis pas sûr qu'elle y parvint !

Heureusement, j'avais retenu d'autres leçons !

Irène Laure, la militante

Lors de ce premier séjour que je fis au Centre de rencontres internationales de Caux, en septembre 1947, le groupe dont la présence frappait le plus les visiteurs était sans conteste la délégation allemande. Certains, comme moi, étaient médiocrement heureux de ce voisinage germanique. Nous les avions trop subis.

Les Allemands vivaient alors confinés dans leurs frontières sous l'étroite surveillance des quatre puissances alliées. Nous n'étions pas pressés de les voir réapparaître dans les organisations internationales.

L'arrivée à Caux d'une mère de famille, Mme Irène Laure, accompagnée de son fils et sa fille, allait tout bouleverser. Elle avait l'aura d'une figure de la Résistance à Marseille, et d'une élue socialiste à l'Assemblée constituante à Paris. Sa présence,

78 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

alors que des Allemands se trouvaient parmi les participants, paraissait aux yeux de l'Europe un signe fortement porteur d'espérance. L'extrême gauche française étant soutenue par le camp soviétique, Irène Laure bien qu'élue avec les voix de celle-ci, fit le choix courageux de se consacrer, hors de toute contrainte politique, à la réconciliation européenne.

Elle avait pris conscience que, bien que chrétienne, elle en était venue par militantisme à haïr les Allemands. Elle eut le courage d'assumer cela et de leur en demander pardon. Ce geste, elle le fit à nouveau dans les nombreuses villes allemandes où la conduisit son désir de tendre une main fraternelle aux anciens ennemis. Celle-ci fut accueillie comme une invitation à la réconciliation. Le dialogue franco-allemand redevenait possible.

Ce que le plan Marshall entendait faire pour permettre à l'économie allemande de redémarrer, Irène Laure l'a fait pour permettre à un espoir pour l'avenir de renaître en Allemagne.

Alors que, sous la patte de l'ours russe, la politique quadripartite alliée n'était que méfiance et contrôle, une femme politique française non mandatée agissait mue par compassion et solidarité.

Un cinéaste qui cherchait à capter sur un film le message qu'Irène Laure voulait transmettre aux Allemands, désira me montrer les bandes d'images qu'il avait réunies pour que je l'aide à en concevoir le scénario.

La première séquence qu'il me montra était une prise de vue des ruines de Berlin, faite à partir d'un avion allié survolant la ville. Dans le ronronnement monotone du moteur, on voyait défiler à perte de vue les ruines d'une ville fantôme dont la dimension continuait de s'agrandir alors que l'avion continuait sa progression. On avait un étrange sentiment de culpabilité tant la vue de ces images était insoutenable. On avait envie de crier : « Ça suffit ! » mais il fallait boire le calice jusqu'à la lie : nous, alliés, avions été les complices muets de cette horreur. Ce document était un acte d'accusation. Toutes les ruines de l'Allemagne étaient pour Irène un semblable procès en culpabilité.

Le lecteur, qui n'a pas eu l'occasion de voir ce film, pourra

tout au moins mettre la main sur le livre de Jacqueline Koechlin-Piguet, *Pour l'Amour de Demain*¹² qu'elle consacra à nous faire vivre son propre accompagnement en Allemagne de cette courageuse Française.

Aucun d'entre nous en Europe ne peut enterrer ce passé sous un oubli complice, l'histoire nous le resservirait.

La patte de l'ours soviétique se cramponnant sur Berlin, Irène Laure trouva le moyen de pénétrer dans la ville en utilisant le pont aérien.

Aux Berlinoises, condamnées à déblayer à mains nues les ruines de leurs foyers si elles voulaient recevoir le lait pour leur bébé, Irène n'avait aucune aide physique à apporter. Mais ces femmes pouvaient enfin relever la tête, une femme, une française, les écoutait.

Avec qui peut-on partager sa détresse, quand en face de soi, *il n'y a personne pour ... ?*

Irène, elle, était là.

12. *Pour l'Amour de Demain*, Irène Laure racontée par Jacqueline Piguet, Editions de Caux, ISBN 2-88037-015-9.

Après ces personnalités qui jalonnèrent ma vie,
j'évoquerai celle qui a le plus marqué
le jeune homme que j'étais alors,
celle de Robert Schuman.
En forme de postface, je cite un document d'archives
rédigé en réponse aux demandes de chercheurs,
peu après sa mort.

ROBERT SCHUMAN, ÉVEILLEUR DE LA CONSCIENCE EUROPÉENNE

Frank Buchman, Philippe Mottu, Irène Laure et d'autres personnes mentionnées dans ces pages, furent impliqués dans cette révolution qui bouleversa notre continent, car il ne s'agissait pas de créer un mouvement politique mais d'aider les Européens à prendre conscience du scandale qu'avaient été nos divisions et nos guerres. C'est donc dans le silence des consciences que l'Europe fut d'abord conçue. Elle germa ensuite en institutions.

De 1953 à 1963, je n'ai pas rencontré en Robert Schuman le détenteur d'un portefeuille, fut-il celui de Matignon ou du quai d'Orsay, mais un homme toujours passionné de communiquer à son interlocuteur un souffle mobilisateur.

Au moment où se célèbre le cinquantième anniversaire de sa mort, ce texte nous aidera à reconstituer le long cheminement qui a du être fait par ceux qui emboîtèrent le pas derrière Schuman. Laissons donc ce texte parler.

Parmi les nombreuses initiatives prises, à partir de 1945 dans l'immédiat après-guerre, visant à réunir les hommes soucieux de l'avenir de l'Europe, celle du fondateur du Réarmement moral, le Dr Frank N. D. Buchman, avait l'originalité de tenter de le faire, non pas autour d'un concept politique éventuel, mais davantage autour d'une prise de conscience des besoins spirituels d'un continent traumatisé par deux idéologies totalitaires.

Ayant muri sa réflexion pendant les six années qui l'avaient retenu aux Etats-Unis éloigné de la scène européenne, Buchman avait un grand désir de connaître les personnalités politiques susceptibles de partager ses préoccupations. Le Centre de Caux que ses amis suisses avaient mis à sa disposition lui fournissait un cadre où il pouvait éventuellement les réunir.

82 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Il avait fait ainsi une courte visite à Robert Schuman dès l'été 1948. Ce dernier, alors président du Conseil, lui avait adressé, à l'occasion du début des rencontres prévues à Caux cette année là, un message daté du 31 mai montrant combien ce désir de contact était mutuel. Citons cette lettre :

Les gouvernements sont aux prises avec de graves et difficiles problèmes matériels: ravitaillement, production, salaire et prix.

Ils voient la paix compromise entre les nations par les préjugés de race, par la rivalité des forces et des intérêts.

A l'intérieur des pays, on recherche la conciliation de la liberté et de l'autorité, l'entente entre les classes sociales.

Pour parvenir à un résultat dans chacun de ces domaines, il faut, certes, des études et des remèdes techniques, une mise en œuvre scientifique des énergies matérielles.

Mais tous ces efforts sont insuffisants et vains s'ils ne reposent sur un solide soubassement moral. La moralité de l'individu, de la famille, de l'Etat est la véritable source, en même temps que la garantie de la paix et du bien être.

Les démocraties, plus que tout autre régime politique, ont besoin d'un tel régulateur de la liberté.

Dans ma Lorraine natale s'élève la « Colline inspirée », dominant les champs de blé et les champs de bataille, lieu de pèlerinage de tous ceux qui ne croient pas qu'en la matière.

Je salue dans le Réarmement moral un des animateurs de la Démocratie inspirée qui doit rétablir la primauté de toutes les valeurs spirituelles, au sein de notre humanité tourmentée.

Philippe Mottu, l'âme de la création du Centre de Caux, relate dans ses mémoires ses deux contacts avec Robert Schuman, le second en octobre 1949, en compagnie de Frank Buchman au domicile d'un industriel à Saint-Cloud.¹⁴

La conversation porta sur la situation allemande. Schuman, découragé de son expérience politique s'interrogeait : pouvait-il être encore utile ou devait-il se retirer dans quelque monastère? Mais la réconciliation entre la France et l'Allemagne lui tenait à

14. Voir dans *Pile et Face* de Philippe Mottu, chap.18 p.116.

cœur. Buchman, fort de son expérience des trois étés précédents où il avait vu des centaines d'Allemands venir à Caux, l'encouragea.

Le message moral et spirituel que Buchman voulait adresser à l'Europe était alors peu connu en France. Une édition française des principales interventions de Buchman faites, soit avant la guerre sur notre continent, soit aux Etats-Unis pendant le conflit, avait donc été préparée et Robert Schuman avait accepté dès 1948 d'en écrire la préface pour la présenter au public français.

Mais les responsabilités politiques, que Schuman porta pendant cinq ans sans discontinuité, entre Matignon et le Quai d'Orsay, ne lui laissaient guère de temps pour écrire, et la préface se faisait attendre. Un refroidissement lui fournit en janvier 1950 ce que la politique lui refusait, un répit. Philippe Mottu donne dans ses mémoires le contenu de la lettre par laquelle Robert Schuman, alors aux Affaires étrangères, lui adressait le fruit de son travail. Voici ce texte:

Il m'a fallu une indisposition de plusieurs semaines pour trouver le loisir nécessaire au petit travail que vous m'avez demandé il y a bien longtemps.

J'ai tenu à relire les discours que vous éditez afin de pouvoir m'en inspirer le plus exactement possible.

Je vous envoie la préface qui, je l'espère, répond à votre attente. Veuillez me dire à quelle adresse je dois faire déposer le manuscrit et les bonnes feuilles du livre lui-même.

En m'excusant du retard que j'ai dû apporter à l'exécution de ma promesse, je vous prie, cher Monsieur, de croire à mes sentiments les plus dévoués.

La lecture du texte si dense de cette préface¹⁵ montre que Schuman avait médité la pensée de Buchman, reliant les graves problèmes se posant à l'homme politique aux options morales et spirituelles. On se doit de le citer intégralement. Les exégètes y retrouveront en gestation certaines des grandes idées que Robert

15. Ouvrage *Refaire le Monde*, Frank Buchman, La Compagnie du Livre 1949, puis revu et complété aux Editions de Caux, 1958.

84 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Schuman devait développer quelques semaines plus tard dans sa lettre du 9 mai 1950 au chancelier Konrad Adenauer, lettre aujourd'hui historique, première borne milliaire de la construction européenne. Voici donc ce texte:

Préface

Les éditeurs de ces discours ont voulu confier à un homme politique, à un ministre en exercice, le soin d'en écrire la préface. Il faut reconnaître, cependant, que les hommes d'Etat ont jusqu'à présent médiocrement réussi à « refaire le monde ». Toujours est-il qu'ils ont plus que quiconque le devoir de réfléchir à ce problème et intérêt à accueillir tous les concours qui s'offrent à eux.

S'il s'agissait d'un nouveau plan de salut public ou d'une doctrine s'ajoutant à tant d'autres, je demeurerais sceptique. Mais ce que le Réarmement moral nous apporte, c'est un état d'esprit mis en action.

Il n'a pas la prétention d'inventer une morale. Au chrétien, la morale du christianisme suffit. Il y puise tous les principes qui doivent orienter sa vie d'homme et de citoyen. Ce qu'il faut et ce qui est nouveau, c'est une école où s'apprend, par une sorte d'initiation réciproque, le comportement pratique envers les hommes, où les principes chrétiens s'appliquent et se vérifient dans les relations d'homme à homme et parviennent à surmonter les préjugés et les hostilités qui séparent les classes, les races et les nations.

Commencer par créer un climat favorable à une union fraternelle, au-dessus des déchirements actuels, tel est le but immédiat.

L'expérience humaine acquise au cours des rencontres et par les confrontations personnelles, telle est la méthode employée.

Mettre au service des Etats des équipes d'hommes "entraînés", des apôtres de la réconciliation et des artisans d'un monde renouvelé, telle sera, telle est déjà, au bout de quinze années ravagées par la guerre, l'amorce d'une vaste transformation sociale.

Il ne s'agit pas de changer de politique; il s'agit de changer les hommes. La démocratie et ses libertés ne seront sauvées que par la qualité des hommes qui parleront en son nom.

C'est ce qu'explique en termes simples et émouvants le Dr Frank Buchman. Il a déclaré la guerre au matérialisme et à l'individualisme, l'un et l'autre générateurs de nos divisions égoïstes et des injustices sociales.

Puisse-t-il être entendu et suivi de plus en plus, dans tous les pays du monde, par tous ceux qui, aujourd'hui encore, s'opposent dans une haine fratricide.

Robert Schuman,
ministre des Affaires étrangères

Quelques années plus tard, à Caux le 13 septembre 1953, Robert Schuman dira lui-même : « J'avais comme une intuition au travers du livre que je devais préfacier : j'ai vu s'ouvrir devant moi des perspectives nouvelles. »

A l'initiative de Robert Schuman, Frank Buchman fut décoré de la Légion d'honneur quelques semaines plus tard à Gelsenkirchen, sur le territoire allemand par un parlementaire français, geste qui rendait hommage aux initiatives prises pour modifier de façon fondamentale les relations entre l'Allemagne et la France.

Je mentionne en passant que, dans ses mémoires personnelles, Philippe Mottu nous apprend qu'il était lié d'une très longue amitié avec le haut fonctionnaire allemand qui eut à recevoir à Bonn des mains du messenger de Schuman la fameuse lettre du 9 mai 1950 et de la remettre au chancelier Konrad Adenauer.

Si l'offre faite à l'Allemagne par cette lettre trouva un écho favorable immédiat auprès du chancelier Konrad Adenauer, Robert Schuman ne tarda pas à percevoir qu'il y avait au sein du cabinet allemand une certaine résistance qui risquait de retarder les progrès dont il sentait l'urgente nécessité. Comme il s'agit d'un fait auquel je ne fus qu'indirectement mêlé, je ne fais ici que l'évoquer, laissant aux historiens le soin de le corroborer s'ils le peuvent.

M. Schuman avait senti que cette résistance émanait d'un membre du cabinet allemand, dont il connaissait l'histoire personnelle, et il avait le sentiment qu'une conversation directe avec celui-ci pourrait peut-être éviter l'impasse dans laquelle on

86 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

risquait de se retrouver. Il nous pria donc, mes collègues de Paris et moi, d'entrer en contact avec nos homologues allemands pour organiser une rencontre informelle entre lui et ce ministre. Ce qui eut lieu un dimanche à Luxembourg, si mon souvenir est exact. Ce fut un tête à tête avec un seul témoin allemand, qui est ma source. Schuman écouta attentivement son collègue allemand ; celui-ci avait été terriblement malmené par la guerre, plusieurs fois réfugié et demeurait décidé à ne plus jamais faire confiance à qui que ce soit. Schuman, compatissant, gagna le cœur de cet homme; et celui-ci décida ce jour-là de lui faire confiance et rejoignit le camp naissant de ceux qui parièrent pour l'Europe.

C'était la méthode Schuman: savoir attendre que les idées mûrissent dans les peuples et dans les cœurs.

Entre 1948 et 1952, Buchman avait tenté à plusieurs reprises d'organiser à Caux, où se tenaient chaque été de grands rassemblements, une réunion à laquelle il souhaitait réunir Robert Schuman, Konrad Adenauer, Alcide de Gasperi, Ole-Bjorn Kraft (ministre danois des Affaires étrangères), Heinrich Hellwege et Heinrich Lübke (qui appartenaient au cabinet Adenauer), ainsi que d'autres personnalités européennes. L'instabilité politique française amena plusieurs fois Robert Schuman à annuler des rendez-vous qu'il n'avait accepté que sous réserve. Il en fut de même pour Adenauer qui, venu à Caux en 1948, n'eut jamais la possibilité d'y revenir bien que ses nombreux messages témoignaient de son grand désir de faciliter les initiatives de Buchman.

Ainsi, Robert Schuman ne put venir participer à l'une des rencontres de Caux qu'après avoir quitté le Quai d'Orsay au début de 1953. C'était une fin de semaine, après un engagement à Genève, les samedi 12 et dimanche 13 septembre 1953.

Buchman me demanda de me mettre à la disposition de l'homme d'État pour que son séjour lui fût agréable, et ce fut pour moi, qui n'avais alors que vingt-huit ans, l'occasion d'approcher ce grand personnage, intimidant par son renom.

Je ne tardai pas à me rendre compte que porter la fort modeste valise de cet homme jusqu'à la chambre 428 à l'extrémité ouest de cet immense bâtiment de Caux n'était pas tâche banale. Alors

que nous cheminions le long de l'interminable couloir du 4^e étage, il s'intéressa à me connaître, me fit entrer avec lui dans sa chambre et alla avec moi contempler la vue extraordinaire qui, à l'autre bout du lac Léman, permettait d'y deviner Genève. Le soir quand je le raccompagnai à sa chambre, je fus frappé qu'à part un livre qu'il avait sorti de sa serviette, il ne semblait même pas avoir pris possession des lieux. Impressionné – mais aussi flatté – par sa gentillesse, j'oubliai la consigne qui m'avait été donnée de lui rappeler l'horaire des messes à la chapelle du village, un petit déjeuner avec diverses personnalités devant lui être proposé à l'issue de la messe de huit heures.

Fâché de mon oubli, je me levai de fort bonne heure pour gagner le long corridor conduisant à sa chambre et j'aperçus Robert Schuman s'éloignant déjà. Je le rattrapai pour le saluer. « Y a-t-il une messe à sept heures à l'église? » me demanda-t-il. Je lui offris de l'y accompagner et nous gagnâmes la petite chapelle à l'extérieur du bâtiment. Je fus frappé de son intense participation à cet office, qui fut fort court, comme étaient les « messes basses » de cette époque.

Quand Schuman sort, j'emboîte le pas derrière lui. « Pouvons-nous prendre le petit déjeuner? » me demande-t-il. Me voilà perplexe, car nous avons à peu près une heure et demie d'avance sur l'horaire qu'avaient imaginé ceux qui comptaient le retrouver pour le petit déjeuner. Nous entrons dans une salle à manger à peu près vide et nous installons en tête-à-tête. Mon regard cherche une personne de confiance à l'oreille de laquelle je pourrais glisser que Schuman est là en train de petit-déjeuner et qu'il conviendrait de prévenir ceux qui comptaient s'entretenir avec lui. Mais personne en vue. Sentant qu'il était incongru pour un jeune n'ayant pas grand-chose à dire d'accaparer un tel personnage, je prends l'initiative de faire signe à Max Bladeck, vieux mineur allemand, qui passait par là. Cet ancien militant communiste, persécuté par le national-socialisme, était arrivé à Caux en 1949 avec certains de ses collègues et était devenu un habitué de ces rencontres. Je le présentai et Schuman le pria de nous rejoindre. La conversation démarra en allemand. « Cet homme est très intéressant, me dit Schuman au bout de quelques

minutes. Vous comprenez l'allemand? » Avec quelque embarras, j'avouai que non. Avec une patience extraordinaire, Robert Schuman traduisit pour moi pendant trois quarts d'heure tout ce que lui racontait Bladeck. L'opposition qu'il avait d'abord rencontrée au sein du parti, puis comment il avait gagné petit à petit la confiance de ses camarades mineurs. J'étais confus de l'embarras qu'était pour Schuman mon ignorance de l'allemand, mais que pouvais-je faire? Ce fut la première occasion où je sentis l'extraordinaire humanité et simplicité de cet homme.

Nous quittons la salle à manger et je lui propose de le raccompagner jusqu'à sa chambre. Au détour d'un couloir, nous tombons sur Abed Mzali, alors à la tête d'une des directions de l'enseignement public en Tunisie, que je connaissais bien. Les relations franco-tunisiennes passaient depuis quelques mois par un point bas, suite à l'arrestation de Habib Bourguiba et l'imbroglio politique qui s'en était suivi. Je présente Mzali. Le tunisien lui rappelle tout de go tel décret signé par le ministre des Affaires étrangères quelque dix mois plus tôt – les affaires du Maroc et de la Tunisie étaient alors rattachées à ce ministère – décret qui avait suscité la colère de tous les hauts cadres tunisiens. « Je vous ai haï pour cela, lui dit-il, mais en vous voyant ici dans cette maison, je me suis rendu compte que j'avais eu tort et je m'en excuse. » Robert Schuman lui serre la main avec émotion et le remercie de sa démarche.

Nous nous éloignons. « Ce qui me frappe, c'est que rien n'obligeait cet homme à me dire cela. Il a une grande âme. » Puis nous faisons quelques pas en silence et Schuman, comme parlant à lui-même, me dit: « C'est le poids de la fonction ministérielle. On vous glisse des documents à signer que l'on paraphe parce que l'on fait confiance à ses collaborateurs. Ensuite il faut porter leurs erreurs ». Selon ce que je compris, il s'agissait d'un décret d'application qui revenait en fait à reprendre discrètement ce que l'on avait octroyé officiellement, car il réservait à des fonctionnaires français certains des plus hauts postes dans l'enseignement public. Je mesurai la raison de l'amertume du fonctionnaire tunisien.

De fait, les affaires marocaines et tunisiennes étaient alors au

centre des préoccupations de Robert Schuman. Trois semaines auparavant, elles s'étaient détériorées davantage à la suite de la déportation à Madagascar de Mohammed V. Il en parla longuement avec Frank Buchman qui venait de recevoir à Caux certains dirigeants de ces deux pays – entre autres Mohammed Masmoudi, futur ministre des Affaires étrangères de la Tunisie indépendante, et Si Bekkaï, futur premier ministre du Maroc indépendant.

A la suite des contacts qu'ils avaient eus avec quelques Français, ces hommes étaient repartis avec un certain espoir.

Schuman engagea Buchman à se rendre au Maghreb pour en sentir la situation. Buchman suivit son conseil et passa l'hiver suivant à Marrakech.

Avant de quitter Caux en début d'après-midi, Robert Schuman prononça quelques mots au terme de la réunion plénière du dimanche matin:

Je pars, dit-il, dans un esprit sensiblement différent de celui qui m'a amené. J'ai trente-quatre ans de vie politique; durant ce temps, on apprend le scepticisme. Je vous quitte avec beaucoup de scepticisme en moins et, à mon âge, c'est déjà un progrès. J'ai l'expérience de réunions – au Parlement, réunions politiques, conférences internationales. Tout cela se termine ordinairement par de grandes déceptions, personnelles et pour la collectivité.

Ici, on n'a que des satisfactions et un grand espoir... J'ai été ému par les paroles qui ont été dites ici, et spécialement par celles qui ont été prononcées par les représentants de l'Allemagne et du Japon, et aussi par les jeunes de mon propre pays.

Merci de m'avoir donné cet espoir, ajouta-t-il en terminant, nous en avons besoin. Et maintenant, on n'abandonnera plus.

Personne ne comprit ces derniers mots sibyllins. Les interprètes vers l'anglais m'interrogèrent, mais je fus incapable de leur suggérer une traduction. "On n'abandonnera plus", avait-il conclu avec émotion et fermeté.

Y avait-il là une allusion à certains moments de découragement où l'effleurait la tentation d'abandonner, nul ne le saura

90 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

mais la patiente persévérance dont Schuman fit preuve en maintes occasions peut seule éclairer cette phrase.

Avant de s'asseoir, il se dirigea vers le fauteuil où était assis Buchman et l'embrassa. Celui-ci fut légèrement embarrassé de cette effusion publique d'affection.

L'heure du rapprochement entre chrétiens n'ayant pas encore sonné, certaines personnalités catholiques tentaient, face aux initiatives de Buchman jugées périlleuses pour l'intégrité de la foi, de mettre en garde Robert Schuman. Bon lorrain, il savait faire le dos rond. Sa lettre du 10 juillet 1956, portant écrit de sa main « Dear friend Frank Buchman », qui remercie ce dernier des nouvelles de l'action entreprise au Maroc et en Tunisie, se termine pas ces mots: « Je garde le souvenir très vif et reconnaissant de nos rencontres à Caux, à Paris et ailleurs. »

Le « ailleurs » était une allusion, entre autres, à San Francisco, à l'occasion de la signature du traité de paix avec le Japon le 8 septembre 1951.

Schuman savait les efforts que Buchman, alors présent, avait déployés au Japon et aux Etats-Unis pour leur permettre de surmonter le lourd contentieux que la guerre avait laissé entre les deux peuples: l'attaque en traître de Pearl Harbour, l'effroyable guerre du Pacifique, les bombes atomiques de Hiroshima et de Nagasaki ...

Schuman avait dit alors à Buchman : « Vous avez fait la paix avec le Japon longtemps avant que nous nous retrouvions ici pour la signer. » Schuman avait eu la satisfaction de retrouver à Caux en 1953 un des membres de la délégation japonaise qu'il avait connu lors de cette signature du traité de paix, retrouvailles qui lui étaient apparues comme symboliques.

Comme Schuman ne parlait pas anglais, je me suis trouvé souvent au cœur des échanges entre Buchman et Schuman. Que de fois n'ai-je pas sonné à la porte de la rue de Verneuil pour être accueilli par sa fidèle servante à laquelle je devais remettre un message « pour Monsieur le président ». Quelquefois, elle vous priaient d'attendre, car Schuman était à la maison, pour savoir s'il y avait une réponse. On était alors immédiatement introduit. Il n'y avait pas d'importun pour lui. Si l'on venait un peu tard et

que Schuman fut encore retenu à la Chambre, on entendait la petite voix apeurée de sa servante vous inviter à glisser votre courrier sous la porte.

Parfois il suggérait que l'on passe le voir à son bureau. Je nous vois place Vendôme, au ministère de la Justice. En regardant la porte où il nous accompagnait, il prit le temps de nous montrer les Sceaux de la République dont il avait la garde. Il ne restait plus personne au ministère.

Je me vois aussi dans son tout petit salon de la rue de Verneuil avec un groupe d'étudiants japonais. Certains avaient été mêlés aux grandes manifestations organisées en 1960 par le Zengakuren contre le traité de sécurité avec les Etats-Unis. Ces jeunes lui demandèrent de patronner les représentations à Paris d'une production originale dont ils étaient les auteurs, *Le Tigre*. Schuman fit confiance et accepta. « Je vous remercie de ce que vous ayez pensé à vos amis français dans votre programme » leur dit-il en prenant congé, ajoutant à mon intention: « Le dynamisme de la jeunesse est beaucoup plus persuasif que celui des anciens ».

Parfois, il fallait profiter du week-end à Scy-Chazelles pour le surprendre dans sa retraite lorraine. On ne pouvait l'y atteindre au téléphone qu'en passant par la préfecture de la Moselle. « Pourrais-je parler au Président? », tel était le mot de passe qu'il m'avait donné. On entendait alors la voix au timbre élevé de Schuman répondre: « Qui me demande? » On s'annonçait. « Qu'est-ce qui me vaut le plaisir d'entendre votre voix? – Pourrais-je passer vous voir? – Quand est-ce que vous aimeriez venir? »

Comment le jeune homme que j'étais pouvait-il songer à imposer son heure au Garde des Sceaux ou au Président du Parlement européen?

Mais à Scy-Chazelles, il n'y avait ni ministre, ni président, il y avait un gentilhomme âgé qui venait lui-même vous ouvrir la porte, vous faisait monter à l'étage, s'intéressait à votre santé, à ce que vous faisiez et auquel on communiquait le message dont on était le porteur.

J'étais en voyage en Tunisie quand Robert Schuman tint à présider lui-même une manifestation organisée en 1954 à

92 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

Thionville par une famille lorraine dans le cadre d'une campagne pour promouvoir la réconciliation franco-allemande.¹⁶ Cette manifestation se voulait européenne puisque après avoir mentionné parmi les participants le représentant du Pool Charbon-Acier et les personnalités allemandes, le journal *Le Républicain lorrain* relevait aussi des représentants « de neuf autres pays ».

La militante socialiste française Irène Laure était parmi les orateurs de cette journée. La réconciliation franco-allemande qui leur tenait viscéralement à cœur avait créé entre Schuman et elle des liens solides par dessus les clivages auxquels les traditions politiques françaises nous ont habitués. La Baronne de Watteville, qui avec son mari avait fait de sa charmante maison de Boulogne un des hauts lieux de cette réconciliation, avait réuni Schuman et Irène Laure autour d'un déjeuner. J'avais le privilège d'y avoir été aussi convié. Je vois encore Schuman se faisant surprendre par l'hôtesse en train de retourner discrètement son assiette pour voir la signature du porcelainier. « Excusez moi, Madame, je sais que cela ne se fait pas, mais il y a de jolies choses qu'il faut connaître. » Il savait apprécier.

Irène Laure fut donc aussi naturellement une des ambassadrices de Buchman auprès de Schuman. Elle me demanda une fois mon aide car elle avait besoin de voir M. Schuman, alors à Strasbourg pour une session européenne. Nous sommes donc partis ensemble par le train pour Strasbourg, et nous nous installons à la Maison Rouge, alors hôtel connu. Comment retrouver Robert Schuman à Strasbourg, sans se heurter à tous les barrages des différents secrétariats? Un de mes amis, Mgr Eugène Fischer, étant à l'époque doyen de la cathédrale, je décide de commencer cette journée chargée d'incertitudes en allant assister à la messe de sept heures dans ce cadre grandiose. En y arrivant, j'aperçois le crâne chauve caractéristique du président Schuman, quelques

16. Voir l'article de première page du *Républicain lorrain* du 11 avril 1954 intitulé: "Hier à Thionville M. R. Schuman a présidé le premier congrès lorrain du Réarmement moral".

rangs de chaises devant moi. A la fin de l'office, il s'arrête à ma hauteur pour me dire bonjour et nous sortons ensemble. Quelques minutes plus tard, moi-même étant retourné chercher Mme Laure à notre hôtel, nous nous retrouvons pour le petit déjeuner à l'hôtel de M. Schuman. Mme Laure rentra à Paris par le train de onze heures, ayant accompli son souhait.

Ce sont tous ces contacts que les secrétaires successifs de M. Schuman ignoraient, certains se croyant du reste chargés d'empêcher ceux qu'eux-mêmes jugeaient importuns de le rejoindre. Mais la Providence, maligne, trouvait toujours le moyen de le libérer des écrans que l'on voulait multiplier autour de lui. La messe de sept heures à la cathédrale de Strasbourg servit d'autres fois de complice.

Ce qui me frappe en fouillant mes notes personnelles est de voir combien souvent, dans les traces écrites que je gardais de mes réflexions matinales, revient cette phrase : « Prie pour Robert Schuman », alors que j'étais de fait très éloigné de lui. Mais il se dégageait de lui une aura enveloppante, dans laquelle on se sentait inclus et libre de l'y retrouver. Rien ne nous séparait plus alors. Combien étions-nous ainsi ensemble autour de lui, nul ne le saura jamais, Dieu seul le sait. Sa grande force était sans doute cette armée invisible qui l'accompagnait.

« La question qui se pose est de savoir si une communauté mondiale est réalisable et dans quelle mesure », lit-on sous la plume de Schuman dans son dernier ouvrage *Pour l'Europe*. Ce qui m'a toujours frappé dans toutes mes conversations avec lui, fut que cet homme politique, extrêmement réaliste face aux institutions dont il mesurait trop les carences, gardait un optimisme total face aux hommes qu'il rencontrait, parce qu'il savait la potentialité presque illimitée des individus. Il savait profondément que si cette communauté universelle devait naître un jour, elle serait le fruit de l'initiative d'individus engagés.

Le 29 juillet 1961, une manifestation est organisée au cinéma Le Broglie à Strasbourg autour d'une cinquantaine de parlementaires africains. Robert Schuman, alors président d'honneur du Parlement européen, y participe. Plusieurs personnalités africaines sont venues de Caux pour communiquer

94 ÉVEILLEURS DE CONSCIENCE

à leurs compatriotes leur vision d'une Afrique réconciliée. Malgré sa grande connaissance qui lui permettait de prévoir le long itinéraire qui les séparerait de leur rêve, Robert Schuman, après les avoir remerciés d'être venus à Strasbourg pour cette manifestation, leur dit avec conviction: « Nous allons retourner le monde! », s'incluant avec eux dans cette tâche. On hésite à rapporter cela, parce que l'on sait que certains n'y verront qu'une sorte de « Bravo, bravo continuez! », voire même une naïveté. Seule la flamme qui brûlait en Schuman éclaire une telle phrase.

Toute nouvelle que l'on pouvait lui rapporter d'un homme qui se battait pour rétablir la paix, ou la justice, trouvait en lui une oreille attentive: cet homme engagé pouvait être un docker de Rio de Janeiro, un instituteur d'Afrique du Sud, un étudiant japonais, tous l'intéressaient. Leur combat était le sien. Si j'ai eu le privilège d'approcher cet homme si souvent, c'est parce que je me trouvais être le facteur de service qui apportait de bonnes nouvelles. Celles-ci étaient la nourriture terrestre de son espérance.

Schuman était alors déjà âgé et gravissait le long calvaire de ses dernières années où il sentait que, derrière la déférence officielle, on le laissait de côté. Il lui fallait accepter de n'être plus rien. Je me souviens de cette conversation avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre du Palais Broglie à Strasbourg au début des années 60, lors d'une réception officielle à laquelle on n'avait pas pu faire autrement que de l'inviter. Tout le monde s'empressait autour des étoiles montantes de la politique. Personne ne s'intéressait plus à lui. Nous restâmes quelques amis et moi à lui tenir compagnie. En homme pratique, ce qui le passionnait, c'était les nouvelles de gens simples qui se battaient.

Le plus dur pour lui fut sans doute de sentir sa propre tête l'abandonner les derniers temps de sa vie. Il planait autour de lui le silence d'une grande solitude.

Robert Schuman meurt comme un humble, oublié, sans famille.

A ses funérailles en septembre 1963, la cathédrale de Metz était pleine. Tous ses vrais amis y étaient. On cherchait dans l'auditoire où était la représentation officielle. Elle était faite essentiellement de personnalités étrangères qu'accueillait le préfet

de service. Le défunt n'appartenait pas au parti alors au pouvoir, il fallait donc se montrer discret. Mais la foule lorraine était l'hommage de la nation, impressionnante dans cette cathédrale dépourvue de toute fleur, selon la volonté de Schuman.

Soudain, comme un rayon de lumière, entra par les portes brusquement grandes ouvertes une immense gerbe de fleurs qui remonta la longue allée centrale. Elle était envoyée par le roi du Maroc, étonnant témoignage de reconnaissance, émanant du « Commandeur des croyants » envers un homme qui n'avait été, avant tout, qu'un chrétien.

Mon camarade Michel Kœchlin et moi repassâmes à son domicile à Scy-Chazelle après la cérémonie. Son secrétaire veillait sur la maison mortuaire déserte. On ouvrit la porte de la chambre où il était décédé au rez-de-chaussée. Ses lunettes et sa montre étaient encore sur la table de nuit. Cette chambre était l'image de son dépouillement.

Mes remerciements à tous ceux, amis, fils et petits fils, Jacqueline Koechlin Piguet et, avant tous Micheline, mon épouse, qui m'ont assisté pour me permettre de terminer cet ouvrage, malgré une cécité croissante.

M.J.S.